

Libretto

EUGENIO CORTI

LE CHEVAL
ROUGE

TOME II

Traduit de l'italien par
FRANÇOISE LANTIERI

Préface et postface de
FRANÇOIS LIVI

libretto

Titre original:
Il cavallo rosso

© 1983, Vanda Corti

© 1996, Éditions L'Âge d'Homme,
puis 2019, Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

© Libella, Paris, 2021

ISBN : 978-2-36914-814-2

Quatrième partie

1

Le détachement des renforts pour la Grèce partit sans délai le soir même, en train.

À Brindisi, ils durent pourtant stationner plusieurs jours en attendant qu'appareille pour l'Albanie un certain bateau. Entre-temps, après avoir achevé d'occuper la Sicile, les Américains et les Anglais étaient passés en Calabre.

– Peut-être, disaient les soldats, qu'on ne va plus en Grèce. Peut-être qu'ils nous envoient en Calabre.

– Nous sommes des renforts bien incohérents, nos pièces se trouvent en Grèce avec le régiment, qu'est-ce qu'on irait faire en Calabre? objectait le lieutenant Pigliapoco, commandant du détachement, mais il était lui aussi dans l'incertitude.

Le soir du 4 septembre, le groupe fut embarqué et, avec d'autres noyaux de renforts, transféré de nuit en Albanie. Ils débarquèrent tous le lendemain matin, avec leurs bons vieux paquetages sur le dos, dans le petit port de Santi Quaranta, rebaptisé Porto Edda en l'honneur de la fille du Duce.

Sur le quai, personne ne les attendait parce que les véhicules envoyés par les régiments respectifs stationnaient à Valone. Ils atteignirent Porto Edda dans le cours de la journée, mais, au grand dam du groupe de Pigliapoco, il ne s’y trouvait qu’un camion, insuffisant pour transporter tout le monde.

– Nous manquons de carburant, expliqua l’adjudant-chef machiniste. Imaginez-vous qu’à cause de ça il y a plus d’un mois que le régiment attend d’être transféré du Péloponnèse dans la région d’Athènes.

Le lieutenant Pigliapoco, après avoir pesté amèrement contre les états-majors et leur logique ainsi que contre l’armée dans son ensemble, décida de partir avec autant d’hommes que le camion pouvait en transporter. Il laissa, à Porto Edda, Manno et vingt artilleurs, qui furent, conformément aux dispositions prises par l’état-major local, «incorporés» pour le repas dans une batterie antiaérienne affectée à la défense du port.



Il s’agissait d’une batterie de mitrailleuses de 20 mm, placée sur une petite hauteur en bord de mer. Son commandant, le lieutenant Cioffi – un type d’âge moyen, à la tenue incroyablement négligée –, indiqua à Manno l’endroit, entre les oliviers, où ses hommes pourraient dresser leurs tentes.

– Si tu veux, tu peux venir dormir avec nous dans notre palais, dit-il, nous sommes trois au lieu de quatre, parce que l’aide du commandant est à l’hôpital avec la malaria, ce qui fait qu’il y a de la place dans la tente des officiers. Mais si tu préfères dormir au village...

– Non, j’aime mieux rester ici sur place avec mes hommes.

– Bien sûr. Pour les quelques jours que vous allez passer ici, vous pouvez même vous considérer en villégiature. Belle villégiature, tu verras. Ah, vraiment, belle villégiature !

Le nouvel arrivé était perplexe. Cioffi s'en aperçut et se mit à rire.

– Allons, dit-il, prends un ou deux de tes hommes, ou même trois, comme ordonnances, et fais-toi préparer un petit lit avec des piquets dans la tente des officiers.

– J'ai mon lit de camp.

– Oh, bravo. Alors fais-toi préparer le lit de camp.

Manno donna des ordres à ses artilleurs pour l'installation des tentes, et veilla personnellement à leur exécution. Il fit en outre creuser des feuillées supplémentaires au milieu d'un tas de roseaux poussiéreux : « Pour ennuyer le moins possible ceux de la batterie, qui me paraissent avoir assez d'ennuis comme ça. » L'heure du dîner venue, lui et ses hommes prirent leur repas sur le pouce, comme ils l'avaient fait le midi. « À partir de demain, la batterie s'occupera des vivres pour nous aussi et nous pourrons manger normalement. »

Les soldats vétérans du lieu, avachis, encore plus négligés que leur commandant, avaient regardé, goguenards, s'activer les nouveaux venus. Après le repas, anciens et nouveaux se mêlèrent, certains – qui avaient quartier libre – descendant au village, les autres s'asseyant en cercle sous les oliviers et les caroubiers. Bien que le crépuscule approchât, les cigales ne cessaient pas un instant de striduler. Il faisait très chaud, il y avait beaucoup de mouches et de poussière, mais l'endroit – pour peu qu'on se donnât la peine de le regarder – était véritablement très beau, avec la mer bleue toute proche et l'île montagneuse et verte de Corfou qui en émergeait face au campement.

Manno rejoignit la tente devant laquelle les trois officiers de la batterie étaient assis à une table rustique sur des bancs

disloqués. Le commandant Cioffi avait défait son ceinturon et, de temps en temps, en tapait le pan le plus long sur son ventre. Ils venaient de finir leur repas dont les reliefs demeuraient sur la table, avec une bouteille de vin à moitié vide et quelques verres. Ils firent installer le nouveau venu et, après les civilités d'usage, l'interrogèrent sur son voyage en bateau (avait-il rencontré quelque sous-marin? Non? Bizarre) et aussi sur l'Italie, sur la façon dont les gens voyaient à présent la situation. Mais ils ne semblaient pas vraiment faire attention à ses réponses, comme s'il s'agissait d'une réalité qui ne les concernait pas.

Manno, de temps à autre, jetait un coup d'œil sur les huit petites mitrailleuses de la batterie, placées non loin de là, dans les buissons.

– Tu regardes nos pétoires? demanda le lieutenant-commandant. Eh bien, depuis que nous sommes ici – cela fait deux ans maintenant! deux ans, ça n'est peut-être rien pour toi, mais... –, elles n'ont pas encore eu l'occasion de tirer une seule fois.

– Pas une seule fois?

– Pas une seule. Parce que personne ne vient jamais bombarder ce port. Et pourquoi viendrait-on? Nos navires utilisent rarement ce port: seulement lorsque quelque sous-marin anglais est signalé devant Valone. Cette nuit encore, ça a dû se passer comme ça.

– Si bien que vous vous ennuyez un peu, hein?

– Un peu? dit Cioffi – et, tourné vers ses deux sous-lieutenants: Vous avez entendu? Un peu.

Les interpellés eurent un sourire fatigué. L'un d'eux, très jeune, qui avait une tête de bon gros, dit:

– Je suis arrivé après les autres, six mois après, je ne suis là que depuis un an et demi. Au début, quand j'entendais dire que personne ne venait jamais ici bombarder, j'étais

enthousiaste. «Voilà l'endroit rêvé pour passer le reste de la guerre» que je me disais. Parce que, avant, je servais sur les bateaux qui faisaient la navette entre les Pouilles et l'Albanie, et... eh bien, ça, c'était une sale vie. Bref, au début, cet endroit m'a paru idéal. Pendant plusieurs mois j'ai continué de le penser, et les soldats qui étaient arrivés ici en même temps que moi le disaient aussi. Mais ensuite...

– Ouais, ensuite, dit Cioffi avec une sorte de tristesse.

«C'est vraiment un détachement d'embourbés, réalisait Manno peu à peu. En Libye aussi, dans certains endroits à l'intérieur des terres, les soldats étaient comme ça avant que n'arrive la guerre pour les pousser au cul...»

– Je vous comprends, dit-il. Mais actuellement, au point où nous en sommes, tout est en train de se remettre en mouvement.

– En mouvement? Bof! fit Cioffi assez peu convaincu – il secoua la tête. Bof, répéta-t-il.

– C'est forcé, dit Manno.

Ça lui paraissait tellement évident qu'il tenta de donner des exemples.

– Ici, je suppose, il y aura d'abord les partisans qui...

– Quels partisans? s'exclama Cioffi. Ici, à Porto Edda, il n'y a pas de partisans. Ils sont à l'intérieur, sur les montagnes – il fit un geste vague de la main. Et, d'après ce qu'on entend dire, ils sont, par chance, avant tout occupés à se combattre entre eux. Parce qu'ici, en Albanie, il y a trois sortes de partisans; tu es au courant de ça?

– Trois sortes?

– Oui: les nationalistes, les communistes et les fumistes.

Tous ennemis jurés entre eux.

Il bâilla.

Manno se demanda si l'autre ne se moquait pas de lui; à moins qu'il n'ait mal compris?

– Qu'est-ce que tu as dit? demanda-t-il, déconcerté. Partisans nationalistes, communistes et...?

Cioffi, voyant sa surprise, se mit à rire.

– Fumistes. C'est vraiment ça. Il fallait que tu viennes en Albanie, hein, pour découvrir qu'il existait aussi des partisans fumistes?

– De quelle tendance politique sont-ils?

– Tu le sais, toi? Personne ne le sait. J'ai seulement entendu dire que, de tous, ce sont les plus rapides à voler les chèvres des paysans. On ne sait pratiquement rien d'autre à leur sujet.

Manno lui-même fut obligé de rire.

– De toute façon, insista-t-il, ce sont des jours cruciaux, et...

– Qui t'a dit ça? fit Cioffi, un instant vaguement gonflé d'espoir malgré lui, puis il fit signe que non. Allons donc, cette fois-ci je ne me laisserai pas avoir, dit-il, je ne me laisserai pas avoir comme après le 25 juillet. Ce sont tout simplement des jours d'ennui, comme les autres.

– Mais vous n'avez pas de radio ici? lui demanda Manno. Vous n'êtes pas au courant des nouvelles?

– Non, répondit Cioffi, nous n'avons pas de radio. Nous en avions une, je l'avais rapportée d'Italie, mais mon ordonnance l'a fait tomber, c'était quand? Il y a six ou sept mois de ça, et, Dieu ait son âme – de la radio je veux dire –, elle a été bousillée – il ajouta: C'est peut-être mieux comme ça.

– De toute façon, dit le sous-lieutenant à la figure pacifique, les belles choses qui arrivent dans le monde, nous les apprenons aussi bien par le petit journal de l'armée, qu'on reçoit tous les quinze jours. Et puis nous recevons aussi d'autres journaux.

– Tous les quinze jours? répéta Manno.

– Eh bien, dit Cioffi, cessant un instant de se frapper le ventre avec son ceinturon, pourquoi ne te verses-tu pas à boire?

Il désigna la bouteille du menton.

– Il n’y a pas d’étiquette, mais c’est du vin grec, pas mauvais. Tu n’as pas de verre ?

Il fut sur le point de se lever, mais pensa que devant l’étranger il valait mieux se montrer organisé. Il se tourna vers les tentes de la troupe.

– Carapelle ! cria-t-il – et il répéta : Carapelle !

L’ordonnance Carapelle parut, les cheveux hérissés, l’air interrogateur. On ne savait pas bien s’il était en caleçons ou en culottes, ses pieds étaient enfilés dans deux sabots de sa fabrication.

– Apporte un verre, lui ordonna Cioffi.

Carapelle vérifia d’un coup d’œil le nombre de verres sur la table.

– Il ne reste qu’une timbale, murmura-t-il.

Il entra dans la tente des officiers, s’affaira un moment, puis revint à table avec un quart d’aluminium sur le bord duquel il passa tranquillement un doigt pour en ôter la saleté éventuelle. Manno remarqua son geste. « Ne t’inquiète pas, se dit-il pour se rassurer, tu viens de subir toutes les vaccinations. » Puis il se versa à boire.

– Il est bon, reconnut-il. Mais bon sang, ce qu’il est fort !

– Ah, enfin quelque chose qui te plaît, dit Cioffi – il s’adressa à Carapelle : Allons, débouche une autre bouteille.

Carapelle s’exécuta. Le crépuscule approchait et les paysans qui rentraient des champs vers le village commençaient à passer sur la ruelle pierreuse longeant le dispositif ; plusieurs étaient à dos d’âne tandis que les femmes suivaient à pied, visages voilés, pantalons noués à la cheville au-dessus de babouches à pointes usées.

– Ils sont tous musulmans ici, n’est-ce pas ? demanda Manno.

– Pas tous, mais la plupart.

– J’ai vu un petit minaret dans le village.
– Ah, ne me parle pas de ce minaret, s’il te plaît, ne m’en parle pas ! s’écria Cioffi.

– Pourquoi ? Que veux-tu dire ?

– Je sais bien ce que je veux dire.

– C’est à cause de quelque chose qui est arrivé cet été, expliqua en riant le sous-lieutenant rondouillard. Les soldats avaient pris l’habitude de se réunir tous les soirs sous le minaret et de singer le muezzin. Entre les artilleurs qui se trouvaient en bas et lui qui était en haut, c’était à qui crierait le plus, tu imagines le boucan. Mais ensuite, certains ont trouvé que ça ne suffisait pas et, un soir, deux ou trois crétins ont tout à coup tiré en l’air avec leurs fusils : pas pour toucher le muezzin, bien sûr, juste pour augmenter le boucan.

– Ces bougres de c... de soldats, s’écria l’autre sous-lieutenant. Tu vois le truc ? Voilà bien notre mentalité impérialiste !

Il regarda Manno.

– Tu te rends compte ?

Il intervenait pour la première fois dans la conversation, c’étaient ses premiers mots après les civilités du début. Manno approuva : il ne parvenait pas à comprendre s’il était fasciste ou au contraire antifasciste ; il avait les tempes très dégarnies et un visage d’intellectuel aigri.

– Toujours est-il, conclut le bon gros, que le muezzin, à ces coups de feu, s’est affolé d’une manière incroyable : il est descendu comme une flèche du minaret, et pendant des jours il n’a plus voulu y remonter. C’est pour ça que la population musulmane était tellement en émoi.

Cioffi de temps en temps acquiesçait.

– Oui, souffla-t-il, l’emmerdement total, parce qu’après ça ces cons de l’état-major de brigade s’en sont pris à moi, tu vois ?

Le sujet épuisé, la conversation roula sur l’actualité.

Manno essaya de faire part à ses interlocuteurs du sentiment d'attente qui régnait en Italie, mais, encore une fois, sans grand succès : on eût dit que ces hommes évitaient instinctivement d'évoquer tout ce qui aurait pu troubler leur vie végétative. Quant au sous-lieutenant à la face d'intellectuel, il s'était de nouveau muré dans son silence.

« Je n'espère qu'une chose, finit par se dire Manno, c'est que ça ne se passe pas de la même façon dans le régiment auquel nous sommes destinés. »

2

La journée du lendemain, pour lui et ses hommes, se passa dans l'inertie. Mais à l'aube du jour suivant, tout de suite après la distribution du succédané de café, il se présenta au commandant Cioffi.

– Nous sommes appelés à rester ici qui sait combien de jours encore. Je voudrais donc savoir quelle est notre tâche en vue d'une attaque ennemie.

– Votre tâche ?

– Oui. Il faudra bien que nous nous préparions.

– À une attaque ennemie ?

– Oui.

– Quelle attaque ? Aérienne ou navale ?

– Je t'en prie, ne plaisante pas, dit Manno. Nous sommes sous tes ordres, et...

– Seulement pour les repas, précisa Cioffi.

– Je voudrais savoir quoi faire si quelque chose arrivait.

– Que quelque chose arrive ? Ah, mais dis donc, c'est une manie.

– Suppose que les Alliés se présentent ici devant la côte et qu'ils tentent de débarquer.

Cioffi le regarda, interdit.

– Que les Alliés se présentent ici? – il fit une pause: Eh bien, avant tout, touchons du bois, et, joignant le geste à la parole, il effleura la table. Puis ceux d’entre nous qui resteront en vie après le tir de préparation des artilleries navales se défendront comme ils le pourront.

– Bien, dit Manno, voyant qu’il n’en tirerait rien de plus. D’accord, alors. J’essaierai de préparer mes hommes à cette éventualité.

– C’est ça, fit l’autre, heureux d’en finir avec des questions importunes.

La dernière chose à laquelle il s’attendait fut que le jeune homme appelât tout de suite ses hommes au rassemblement et que, les divisant en deux équipes sous les ordres de deux gradés, il commençât une véritable instruction antidébarquement. «Du moins, se disait Manno, de la sorte je ne les laisserai pas “s’embourber”. D’ailleurs, que pourrions-nous faire d’autre? Rester toute la journée assis devant les tentes à nous tourner les pouces?»

Jusqu’à l’heure du repas, il fit exécuter des manœuvres: prises de position, réintégration des tentes, prises de position encore, nouvelles et mieux organisées, derrière certains rochers situés du côté de la mer. L’après-midi fut tout entier consacré à des travaux de creusement parmi ces rochers, puis à l’installation des défenses ainsi obtenues. Le lendemain, 8 septembre, à de nouvelles prises de position et au creusement d’une tranchée en zigzag près des tentes: cela, comme l’expérience l’avait enseigné à Manno, serait assez utile dans le cas d’une attaque aérienne impromptue.

Ses soldats, riant par moments à cause des figures incroyables des «embourbés», exécutèrent sans discuter. Les meilleurs d’entre eux étaient même secrètement heureux d’être commandés par un officier qui montrait de l’initiative: ils

devinaient que cela serait important en cas de nécessité. Seuls quelques-uns maugréaient en cachette : voilà qu'ils étaient tombés sur un fanatique qui, non content d'avoir fait la guerre en Afrique, était rentré en Italie en barque tout exprès pour leur casser les c... « Mais pourquoi cette barque n'a-t-elle pas coulé ? se disaient-ils entre eux à mi-voix. Oui, pourquoi ? »



Le soir de ce même jour, 8 septembre, Manno – comme la veille déjà – descendit après le repas faire quelques pas au village ; il n'y avait pas grand-chose à voir à part le minaret du fameux muezzin avec sa petite mosquée contiguë, les misérables masures des Albanais et celles, scrupuleusement badigeonnées de blanc mais toujours très pauvres, des quelques habitants grecs. Il finit, comme la veille, par s'engager sur la route du littoral, cette fois en direction du nord. En même temps il réfléchissait à la difficile situation de sa patrie, et il rêvait à Colomba. Quand cette maudite guerre serait finie et qu'ils seraient mariés (bien sûr, il devrait d'abord obtenir son diplôme... il faudrait attendre des années!), ils pourraient revenir ici ensemble : il y avait sûrement des hôtels dans l'île de Corfou, qui émergeait toute proche et si belle de l'étendue turquoise de la mer ! Mais, avant tout, il fallait sortir de la tragique situation présente, on ne pouvait rien prévoir tant qu'on n'en était pas sorti.

La route du littoral grim pant de plus en plus, le jeune homme finit par s'éloigner sensiblement du village. Tout à ses pensées, il arriva dans une crique singulièrement solitaire dont une plaque indiquait le nom : Porto Limione. De la route – à cet endroit à pic sur la mer –, son regard embrassait l'horizon en direction de l'ouest, loin au-dessus du Jonio, vers son pays. Il régnait un profond silence

souigné par le doux chant des cigales, et une forte odeur d'herbes aromatiques.

Tout à coup lui parvint le crépitement d'un moteur : aussitôt il réalisa qu'il était seul et armé de son seul pistolet. Et s'il s'agissait – Dieu veuille que non – d'un convoi de partisans ? Cioffi lui avait bien dit qu'on n'en avait jamais vu à Porto Edda, mais le jeune homme savait – car il s'était par la suite mieux informé – qu'ils n'en étaient pas très loin, et qu'ils attaquaient souvent les garnisons voisines comme celle de Delvino, laquelle, à vol d'oiseau, se trouvait à une quinzaine de kilomètres vers l'intérieur.

Heureusement, le véhicule qui arrivait n'était pas une voiture de partisans, mais une moto de l'armée royale montée par deux militaires. Parvenus à sa hauteur, ils s'arrêtèrent : le pilote, un sergent qui paraissait très excité, leva ses grosses lunettes sur son front.

– Mon lieutenant, dit-il, connaissez-vous la grande nouvelle, ici, à Porto Edda ? C'est l'armistice !

– C'est... ? Mais que dis-tu ?

– L'armistice. L'Italie a signé l'armistice avec les Anglais et les Américains. Radio Rome n'arrête pas de le répéter : nous l'avons entendu il y a une demi-heure à Porto Palermo. Juste le temps d'arriver ici.

Le sergent se tourna vers son compagnon.

– Pas vrai ? Dis-le-lui, toi.

– Oui, c'est vrai, confirma l'autre, un caporal. La guerre est finie, ordre de Badoglio.

– Voilà, nous, nous devons continuer, dit le sergent – et sans donner à Manno le temps de lui poser des questions, il esquissa un salut et repartit en cahotant.

Manno fit immédiatement demi-tour et revint à grands pas vers le village. Il était maintenant surexcité à son tour, au point que, pour un peu, il se serait mis à commenter tout seul à voix haute le grand événement. Il ressentait un besoin aigu d'autres informations, il faisait et défaisait des conjectures, et, par moments, s'en prenait aux deux hommes à moto. «Macaques. Si au moins ils m'avaient dit tout ce qu'ils ont entendu à la radio, le peu qu'ils savent... Par exemple, si les Allemands sont d'accord (non, ça, ce n'est pas possible!). Si...» Les questions se bouscuaient, plus inquiétantes les unes que les autres : «Est-ce que la marine parviendra à dégager l'armée des Balkans ? Au moins les troupes qui sont près de la côte ? Est-ce qu'ils essaieront seulement ?» Il ignorait que la marine avait depuis quelques heures reçu l'ordre de se consigner à Malte aux Alliés, et que déjà les bateaux (les grands bateaux puissamment armés, qui dans les jours à venir auraient tellement été utiles ici) étaient en route vers le sud. Manno continuait à s'interroger : et les Allemands ? Encore alliés quelques heures auparavant, c'était en fin de compte des hommes de chair et d'os comme les autres. Comment s'en tireraient-ils tout seuls dans les Balkans, après la défection des Italiens ? Au milieu de ce grouillement de partisans ? «Après tout, ils sont venus ici à cause de nous. D'eux-mêmes, sans les stupides coups de tête de Mussolini, ils ne seraient pas venus.»

Il atteignit en peu de temps Porto Edda, où les soldats de l'état-major, ceux de l'hôpital, et un certain nombre de ceux qui constituaient la batterie antiaérienne, avaient formé des groupes, se déplaçaient de l'un à l'autre pour recueillir des informations et, de temps en temps, poussaient des cris d'enthousiasme.

Il se hâta de rejoindre les positions des mitrailleuses ; le lieutenant Cioffi avait envoyé ses deux sous-lieutenants à l'état-major de brigade.

– Là-bas, ils ont la radio. Je veux savoir s'il y a quelque chose de vrai dans toute cette histoire.

– Pourquoi ? Tu crois qu'il peut s'agir d'un « bobard » ? lui demanda Manno.

– Je ne sais pas. Je n'en sais rien. Peut-être que c'est toi qui avais raison quand tu disais que ce sont des jours, comment déjà, décisifs. Enfin, on verra bien.

– Oui, dit Manno, on verra bien.

Au bout d'une demi-heure, les deux sous-lieutenants revinrent. Celui qui avait une tête d'intellectuel tenait un billet à la main et, tout en marchant, en discutait le contenu avec l'autre. Arrivé à la tente des officiers, il remit le billet au lieutenant-commandant, tandis que tous les soldats présents se pressaient autour d'eux, joyeux.

– Nous avons retranscrit, plus ou moins, les paroles de la proclamation d'armistice, dit le sous-lieutenant, la radio ne donne pas d'autres nouvelles. De temps en temps elle répète la proclamation, et pour le reste elle transmet de la musique.

– C'est donc bien l'armistice ! L'armistice ! s'exclamèrent les soldats. C'est arrivé. La paix est arrivée !

Certains se mirent à crier, enthousiastes :

– Hourra ! On rentre. On rentre tous à la maison. C'est fini, c'est fini...

Cioffi lut attentivement le billet, puis ordonna le silence :

– Arrêtez ce bordel.

Il relut pour tout le monde, à voix haute, la proclamation ; avant qu'il eût terminé, les soldats avaient recommencé à acclamer, ils applaudissaient, se donnaient des bourrades, sautaient de joie.

– C'est fini, la guerre est enfin finie. On rentre, on rentre tous !

Cioffi eut une moue de perplexité, puis tourna les talons et rentra dans la tente avec les autres officiers.

– Vous, qu'en dites-vous ? demanda-t-il en s'adressant plus particulièrement à Manno.

– Il y a cette phrase, fit observer le jeune homme, que nous devons nous défendre non plus contre les Anglais et les Américains, mais contre tous les autres s'ils nous attaquent.

– Tu penses aux Allemands, hein ?

– Oui, précisément. Mais aussi aux partisans. Ceux-là, au minimum, voudront nos armes.

– Et alors ? On peut bien les leur donner, aux partisans, au moins elles serviront à quelque chose, s'exclama l'intellectuel d'un ton agressif. Aux Allemands, non, jamais. Jamais, répéta-t-il.

Manno le dévisagea.

– Quand tu auras donné les armes aux partisans, et que tu ne les auras plus, dit-il avec dureté, comment feras-tu, avec les Allemands ? Tu comptes leur donner ton cul ou quoi ?

– Mais... intervint, très surpris, le sous-lieutenant pansu. Il n'y a pas si longtemps n'étais-tu pas... N'as-tu pas toujours été fasciste ? Qu'est-ce qui te prend ?

L'intellectuel ne répondit pas. Il y eut quelques instants de silence.

Cioffi leva les yeux au ciel.

– Quel bordel ça va être dans les prochains jours, grommela-t-il.

– Il est probable que beaucoup de bataillons vont se reverser de l'intérieur ici sur la côte, avança Manno, laissant tomber l'intellectuel.

– Oui, dit le bon gros, ça, il faut s'y attendre.

– Oui, mais, nous, nous sommes déjà ici, s'exclama Cioffi,

comme s'il entendait établir un droit de priorité. Ça fait deux ans qu'on est ici, et dès qu'un bateau arrivera, c'est à nous d'embarquer.

Ses sous-lieutenants, y compris l'intellectuel, acquiescèrent alors avec ardeur; il semblait toutefois qu'ils ne se dissimulaient pas les difficultés de la chose.

– Laisse-moi lire encore la proclamation, dit Manno, laisse-moi l'examiner comme il faut.

Le commandant lui tendit le feuillet. Ils devaient le relire tous les quatre plusieurs fois les jours suivants, toujours à la recherche d'un éclaircissement, d'une directive plus précise qui ne s'y trouvait pas.

Dehors, les soldats continuaient à acclamer. Même ceux qui, dans leur for intérieur, commençaient à éprouver les mêmes inquiétudes que les officiers. Mais ils n'entendaient pas renoncer à la présente fête; et du reste, dans la vie, une chose à la fois.

4

Le chaos redouté ne se produisit pas immédiatement. Il fallut à cela plus de temps que les hommes bouleversés ne s'y attendaient.

Le lendemain et les jours suivants, seuls de petits détachements arrivèrent de l'intérieur avec quelques groupes de soldats dispersés (eux aussi généralement avec leurs armes, sauf certains qui en avaient été privés par les partisans), et ils allèrent camper sur les quais en attendant les bateaux.

9, 10, 11 septembre: mais, venant d'Italie, pas l'ombre d'un bateau.

En revanche, quelques bateaux à moteur affectés au service local vinrent de la voisine Corfou pour charger et transférer dans l'île (considérée plus sûre justement parce que c'était

une île, et parce qu'elle était défendue par un régiment réglementaire d'infanterie) ces petits détachements et la plupart des dispersés, ainsi qu'une partie de la garnison de Porto Edda. Les bateaux à moteur reviendraient prendre les autres dispersés les jours suivants.

12, 13 septembre. D'autres troupes arrivèrent de l'intérieur. Le 13 à midi, une voiture blindée et deux camions allemands qui se dirigeaient vers Valone passèrent sur la route du littoral : les soldats de la batterie se postèrent à leurs mitrailleuses et restèrent à les regarder à distance, très tendus. Les Allemands regardèrent de la même façon les Italiens, et passèrent sans s'arrêter.

14, 15, 16 septembre ; les bateaux à moteur revinrent pour, cette fois, transférer à Corfou la troupe réglementaire qui, dans l'intervalle, était arrivée de l'intérieur et des plus proches positions côtières.

Entre-temps, de nouveaux soldats continuaient d'arriver, à présent plutôt par petits groupes.

Deux fantassins, qui étaient tombés par hasard sur le dispositif antiaérien, rapportèrent que le plus proche bataillon d'infanterie, en garnison à Delvino, s'était mis en marche quelques jours auparavant, mais que, au lieu de se diriger vers la côte, il avait pris la route d'Argirocastro où se trouvait le reste du régiment.

– Et comment se fait-il que vous ne l'ayez pas suivi? demanda Manno aux deux hommes.

– Nous avons perdu le contact. Il faisait nuit.

– Ils ne venaient pas ici vers la mer, ils allaient du côté opposé, vous comprenez? précisa l'un d'eux.

– Ah, d'accord, là je comprends.

– C'est le lieutenant-colonel Cirino qui commande le bataillon, un dur qui ne plaisante pas.

– Je crois bien ! Il a fait porter à dos d'hommes toutes les

armes et les munitions, ils étaient chargés pire que des bêtes, parce qu'il n'y a pas assez de carburant.

– Mais vous, comment se fait-il que vous n'ayez pas suivi les autres? recommença à demander Manno.

– Nous? Mais... mon lieutenant, nous nous sommes perdus. Il faisait nuit, je vous dis.

– Nous étions restés un peu en arrière et nous avons trouvé la route coupée par les partisans.

– Oui, coupée par les partisans.

– Et ils ne vous ont pas pris?

– On n'est pas idiots au point de se faire prendre!

– Mais, mon lieutenant, je vous prie de croire que ça n'a pas été une fête: nous avons mis cinq jours pour arriver jusqu'ici, en marchant seulement la nuit et toujours la peur au ventre.

Ils décampèrent dès qu'ils le purent pour aller se mêler aux autres dispersés en bas dans le port.

17, 18, 19 septembre. Maintenant, chaque jour, un avion de reconnaissance allemand, qui, de toute évidence, tenait la côte sous contrôle, passait sur Porto Edda.

– Tu le vois? disait Manno à Cioffi. Ça ferait enfin une bonne cible pour tes pétoires, hein?

L'autre écartait les bras en signe d'impuissance: la proclamation d'armistice prescrivait de ne tirer que si l'on était agressé. Mais Cioffi, malgré tout, s'était un peu remué; à l'imitation de Manno, il avait fait effectuer à ses hommes diverses prises de position avec les mitrailleuses, tant de part et d'autre de la route côtière que vers la mer pour prévenir un débarquement.

Le 19, un groupe de dix hommes arriva sur les positions antiaériennes, se disant porteurs de graves nouvelles; ils furent donc accompagnés à la tente des officiers.

– Nous venons d'Argirocastro.

– Nous étions prisonniers des communistes : ils nous ont libérés exprès pour que nous venions ici les rapporter.

– À Argirocastro, il y a eu une bataille. C'est arrivé le 14, expliqua le plus élevé en grade, un sergent à la figure couverte d'ecchymoses. Sur les montagnes qui entouraient le campement italien s'était amassée une tripotée de partisans, au moins trente mille, divisés en deux groupes opposés : les fumistes d'un côté et les communistes de l'autre. De temps en temps, ils se tiraient dessus. Les uns et les autres nous envoyaient sans arrêt des délégations pour demander qu'on leur consigne nos armes ; ils voulaient surtout les canons, parce qu'ils savent bien que nous n'avons pas de carburant. Et voilà que le 14, tout d'un coup, les fumistes sont descendus en masse de leur montagne et ont attaqué, complètement à découvert. Les nôtres, au début, leur criaient de revenir sur leurs pas, mais quand ils sont arrivés à quelques mètres ils ont ouvert le feu, ça a été un désastre, ils en ont tué une quantité. Moi, la veille, j'avais été pris par les communistes, jusqu'alors ils n'avaient fait que me rosser à coups de pied et de poing. Mais, à ce moment-là, ils nous ont emmenés en grande hâte, nous les prisonniers, voir la bataille, ou plutôt la fin de la bataille, depuis une espèce d'observatoire très proche : nous avons vu tous les morts et les blessés par terre et les nôtres s'avancer et dénicher les partisans qui s'étaient cachés dans le fossé de Drinos, en les faisant sortir avec des grenades. Puis les communistes nous ont libérés tous les dix pour que nous venions ici vous donner la nouvelle. Ils sont heureux comme des rois de l'élimination des fanfarons. « Allez voir les vôtres en bas sur la côte, nous ont-ils dit et répété, et racontez-leur ce qui est arrivé : il n'y a pas besoin d'autre chose. Expliquez-leur que les vôtres ont tué les fanfarons et qu'ils ne leur ont pas confié leurs armes. Dites-leur qu'aucun Italien

ne doit confier ses armes aux fanfarons.» Ça, ils nous l'ont dit et répété.

Après avoir écouté ce récit avec Cioffi et les autres officiers, Manno, très inquiet, accompagna les dix hommes au commandement territorial. «Quelle fichue situation», pensait-il. Ce n'était pas seulement les militaires qui étaient dans le pétrin ; qu'advierait-il surtout des civils, divisés et montés les uns contre les autres de cette façon ? Tout en marchant, il posait question sur question aux soldats – qui étaient pour la plupart dans un état pitoyable à cause des bleus, des vêtements en lambeaux et de la faim. Mais les dix hommes ignoraient tout de l'évolution de la situation à Argirocastro.

Or, il était arrivé ceci : le lendemain de la bataille, c'est-à-dire le 15 septembre, les partisans communistes avaient envoyé une de leurs délégations proposer aux Italiens de leur remettre soixante-quinze pour cent de leurs armes lourdes : «Nous ne vous demandons que celles que, de toute façon, vous ne pourrez pas emmener par manque de carburant, en particulier les canons. Après quoi, si vous le voulez, nous vous escorterons nous-mêmes jusqu'à la mer.»

Le commandant des Italiens à Argirocastro était un général : il parlementa, posa des questions, puis se retira à l'écart pour considérer la délicate situation des siens. Ils avaient désormais contre eux les Allemands, contre eux et jusqu'à la mort les partisans fumistes, et il n'y avait que ces autres partisans, les communistes, pour leur offrir une sorte de trêve qui leur permettrait peut-être d'arriver à la mer sans combattre au milieu de ces montagnes terriblement impraticables. Après avoir réfléchi des heures durant, le général finit par accepter la proposition des communistes dont les porte-parole quittèrent le campement radieux.

Mais à peine les commandants de bataillons furent-ils

informés de l'accord qu'ils le repoussèrent avec énergie, et envoyèrent immédiatement un message aux communistes pour les avertir que c'était annulé. Au général ils firent remarquer – avec fermeté, surtout le lieutenant-colonel Cirino – que, disposant des canons, les autres auraient pu leur barrer la route vers la mer avec une tout autre issue : ce n'était pas la peine de se mettre de cette façon à leur merci, ni à la merci de quiconque. Le général d'abord protesta, puis finit par reconnaître que ses commandants de bataillons avaient raison.

Les soldats présents dans le campement – dix mille hommes environ entre fantassins et artilleurs –, qui, depuis le jour de l'armistice (une semaine désormais), attendaient de se mettre en marche vers la côte, eurent vent de l'accord puis de son annulation, et voulurent en savoir plus. Réalisant que désormais ce n'était plus un seul qui décidait, ils prirent l'initiative de se mettre tout de suite en colonnes et, sans attendre d'ordres, ils se préparèrent à marcher vers Porto Edda.

L'abandon d'Argirocastro avait entraîné la perte de plusieurs armes et de tonnes de munitions, c'est-à-dire, concrètement, une réduction sensible de la capacité opérationnelle. C'est pour cela que les commandants, qui étaient en contact radio avec le PC italien de Brindisi, auraient préféré ne pas bouger jusqu'à ce qu'il se trouvât, sur la côte, des navires prêts à charger la troupe. Mais, devant le danger d'un chaos total, ils résolurent de partir à la nuit tombée ; cette décision prise, les soldats se soumirent de nouveau à la discipline, brisèrent les colonnes qui étaient en train de se former et reprirent leurs postes de combat.

Après avoir averti Brindisi de la décision de se mettre en marche, les commandants ordonnèrent la destruction des appareils radio, des armes et des munitions intransportables. En bref, tout ce qu'on ne pouvait pas emmener fut jeté dans

les flammes. Puis l'état-major, les bataillons d'infanterie, un groupe d'artillerie au complet, ainsi que les différents services et tous les dispersés qui avaient rejoint le campement les jours précédents, se mirent de nouveau en colonnes et quittèrent les lieux en bon ordre. Il était trois heures du matin ; sur les montagnes, au flanc de la colonne, des détachements de fusiliers et de mitrailleurs étaient envoyés au fur et à mesure – respectant en cela les normes de sécurité – pour occuper ponctuellement les points stratégiques.

Les partisans communistes, commandés probablement par Enver Hoxha, le futur dictateur impitoyable d'Albanie, natif justement d'Argirocastro, n'osaient pas attaquer cette formation aguerrie. Ils se limitèrent à la suivre en masse et à la gêner par des escarmouches alors que, pour maintenir les mesures de sécurité, elle avançait par à-coups. Le troisième jour, les communistes envoyèrent même à la colonne un chargement de vivres – essentiellement du pain – en rappelant qu'à la fin c'était à eux que les armes devraient être données et non pas aux autres partisans, leurs adversaires.

Le 21 septembre, sur la colonne en stationnement à Delvino (cette localité qui avait été occupée par le bataillon du lieutenant-colonel Cirino, que de souvenirs !), deux avions italiens envoyés de Brindisi volèrent très bas et lancèrent un message qui avertissait que deux bateaux de transport (tout à fait insuffisants, mais on n'avait pas pu en réunir davantage) étaient en route de Brindisi pour Porto Edda.

Le lendemain après-midi, Manno et les autres soldats en garnison à Porto Edda assistèrent à l'arrivée de la colonne.

Les bataillons se disposèrent tout de suite en fer à cheval autour du village, le groupe d'artillerie – sous la houlette du commandant Costadura – prenant position au milieu sur les hauteurs, et se plaçant de façon à pouvoir ouvrir le feu tant vers l'intérieur, contre les partisans, que vers la voie du

littoral et vers la mer, contre de possibles attaques allemandes. Non loin de l'oliveraie où se trouvait la base antiaérienne, le bataillon de Cirino commença à creuser les tranchées.

5

Sans perdre de temps, Manno alla se présenter à ce commandant. Comme celui-ci était occupé à organiser la ligne, il dut attendre presque une demi-heure avant de pouvoir lui parler. Finalement, Cirino le reçut debout sur un sentier ; c'était un homme au visage non plus jeune mais résolu, sale de poussière et de sueur. « En voilà un qui ne s'est pas laissé embourber et qui ne s'embourbera jamais », pensa immédiatement Manno.

– Qui es-tu ? Que veux-tu ? lui demanda, expéditif, le lieutenant-colonel.

Manno se mit au garde-à-vous et expliqua sa situation : il était arrivé d'Italie peu de jours avant l'armistice avec vingt artilleurs et se trouvait pour l'instant convenablement approvisionné en vivres – mais seulement en vivres, précisa-t-il – au PC de Porto Edda. Ses hommes étaient disciplinés et il les avait bien en main.

– Si vous voulez, nous pouvons constituer une section de plus à vos ordres, dit-il. Nous voudrions de toute façon servir à quelque chose, ne pas être simplement un poids pour ceux qui se démènent.

Au lieu de lui répondre, Cirino s'informa de la situation à Porto Edda et des forces efficaces en place, se montrant surpris de leur faible importance ; il voulut aussi connaître le nombre des hospitalisés et celui des dispersés qui étaient venus de l'intérieur (ils étaient déjà de nouveau plusieurs centaines). Il réfléchit un moment, enfin devisagea Manno.

– Laisse tes artilleurs où ils sont, puisque là-bas, en tout

cas, ils ont de quoi manger. Ensuite, nous verrons. Toi en revanche, si tu veux, tu peux venir ici, près de moi : tu pourrais m'être utile comme élément de liaison entre le bataillon et le PC local. Pour commencer, va tout de suite avertir le commandant qu'un général est arrivé en même temps que nous. Dis-lui que, s'il ne l'a pas déjà fait, il se présente immédiatement à lui et lui explique comment se déroulent les choses ici, à Porto Edda. Ça nous serait utile d'être mis au courant avant que nous nous réunissions pour le rapport. Va.

Il tourna les talons et rejoignit son poste.

Il fallut un certain temps à Manno pour exécuter l'ordre. Il avertit aussi Cioffi, qui maintenant regrettait de devoir se séparer de lui. Enfin il retourna en hâte vers Cirino.

– Tu viens avec moi au rapport, lui dit celui-ci, expéditif. Tu me serviras d'assistant. Parce que, pendant mon absence, il vaut mieux que mon aide principal reste ici.

Le lieutenant le suivit volontiers au village, où il eut de nouveau l'occasion de remarquer qu'à la suite de la colonne étaient encore arrivés plusieurs dispersés et pas mal de personnel de service, non utilisables pour une défense.

Le rapport des officiers supérieurs venait de commencer dans la maison du commandement territorial quand, loin sur la mer, apparurent deux bateaux. Manno et les autres assistants, qui attendaient dans le hall, en furent avertis par les cris de jubilation qui s'élevaient dans tout le village.

– Les bateaux ! Les bateaux ! Les bateaux arrivent !

Ils craignirent d'abord qu'il ne s'agît de bateaux allemands, mais un commandant de bataillon sortit du local où se faisait le rapport et s'adressa à son aide :

– Fais un saut au port, s'il te plaît, et assure-toi que le pavillon est bien hissé.

Ces bateaux étaient donc attendus.

Il commençait à faire nuit. Les dispersés et beaucoup

de soldats des services s'étaient mis à courir vers le quai. En entendant le bruit de leurs pas, Manno sortit pour les regarder ; ils étaient sales, sans bagages, vêtus de la façon la plus disparate, plusieurs avaient les vêtements déchirés et la barbe longue. Beaucoup hurlaient, très excités ; d'autres, au contraire, allaient par les ruelles, silencieux, l'air farouche, les yeux étrangement fixes. Le jeune homme se rendit compte qu'aucune force au monde n'aurait pu les retenir ; qu'ils étaient prêts à tout pour monter sur les bateaux, qu'ils seraient allés jusqu'au crime, qu'ils seraient passés sur le corps de leurs proches, de ceux-là mêmes qu'ils entendaient à tout prix rejoindre. Jamais, même en Afrique, il n'avait été témoin d'une scène pareille. « Ils sont vraiment possédés, c'est une sorte de folie collective... », se disait-il. Parmi la masse, il reconnut le sous-lieutenant de la batterie antiaérienne au visage d'intellectuel et quelques artilleurs, mais il fit mine de ne pas les voir.

Un peu plus tard, un autre officier présent dans le hall, un capitaine, monocle à l'œil, fut envoyé au port avec la mission de ramener les officiers des bateaux, dès qu'ils auraient accosté. Il revint au bout d'une heure, suivi de deux officiers de marine et d'un sous-lieutenant d'infanterie en bras de chemise, que l'on fit tout de suite entrer dans le local où avait lieu le rapport.

À peine la porte refermée sur eux, les autres assistants entourèrent le capitaine au monocle, qui paraissait préoccupé.

– Les choses vont mal, rapporta-t-il. Les Allemands sont maîtres de Scutari, de Valone et de tous les autres ports albanais, sauf Porto Palermo, le petit port qui est ici, tout près de nous. Il semble que les nôtres, nulle part dans les Balkans, n'aient réussi à établir une vraie défense, sauf à Céphalonie où ils ont vraiment combattu, mais... – et il secoua la tête.

– Dans l’île de Céphalonie? Qu’est-il arrivé? Il y a eu du grabuge? demanda l’un des présents.

Le capitaine regarda autour de lui pour s’assurer qu’il n’y avait, dans le vestibule, personne qui pût répandre la nouvelle au-dehors.

– Oui, beaucoup, dit-il en ajustant nerveusement son monocle. Un vrai désastre, une... boucherie.

– Mais... Qu’est-il arrivé?

– À Céphalonie, vous savez qu’il y a la division Acqui. Ils ont bien désarmé les détachements allemands qui se trouvaient dans l’île, mais ensuite ils n’ont pas pu empêcher que d’autres Allemands débarquent. Il en est résulté une bataille rangée qui a duré sept jours: elle s’est achevée hier.

– Sept jours de bataille?

– Oui. Dans quelques secteurs, comme à Argostóli, qui est la deuxième ville de l’île, les nôtres avaient pratiquement réussi à venir à bout des Allemands, en capturant plus de cinq cents d’entre eux. Mais ça n’a servi à rien, parce que, à la fin, ce sont eux qui ont gagné.

Le capitaine contracta un peu son œil protégé par le monocle, et abaissa la voix.

– Ils ont fusillé tous les officiers italiens sans exception. Tous les officiers de la division Acqui et des milliers de soldats, ceux du secteur où la bataille a été le plus acharnée. Probablement qu’ils en fusillent encore maintenant, au moment où je vous parle.

– Comment font ceux de la marine, demanda Manno, pour savoir tout ça?

– Ils le savent: d’abord parce que le PC de Brindisi a toujours été en relation radio avec la Acqui, et il l’était même – si étrange que cela paraisse – hier soir encore, alors que la bataille était finie, quand ces deux bateaux ont quitté le port. Et, deuxièmement, parce que les bateaux ont rencontré en

haute mer un canot à moteur allemand aux mains des nôtres et qui venait de Céphalonie. Vous avez vu le sous-lieutenant d'infanterie qui est arrivé ici avec moi? Celui qui est actuellement au rapport? Eh bien, c'est lui qui conduisait ce canot avec quelques hommes de sa section : ils l'ont pris aujourd'hui en plein jour, sans un coup de fusil, sans tirer, en se servant des baïonnettes comme de poignards – une entreprise de désespérés –, et ils ont quitté Céphalonie sans que les Allemands s'en aperçoivent. Ils avaient avec eux cinq prisonniers ficelés comme des saucissons, qui se trouvent maintenant dans la soute de l'un des bateaux. Il y a parmi eux un lieutenant autrichien qui a confirmé toutes les exécutions; il a dit que c'était un ordre d'Hitler, et que lui le trouve juste.

– Alors, dit quelqu'un, maintenant ce porc trouvera juste que nous le fusillons à son tour.

– Nous, le fusiller? Et quand? Tu rigoles!

– En tout cas, dit le capitaine, c'est l'ordre qu'ont les Allemands.

– De fusiller tous les officiers?

Le capitaine acquiesça.

– Tous les officiers des détachements qui font de la résistance, sans exception, et aussi les soldats : mais pour ceux-là, il semble que chaque commandant allemand décide au jugé.

Il y eut un lourd silence.

– Belle perspective, commenta enfin quelqu'un.

– Et tous ces crétins! Ils disaient que pour nous la guerre était finie.

Une lanterne posée sur la table éclairait ce petit groupe d'hommes qui avait déjà tant souffert et de tant de manières, et qui se trouvait maintenant confronté à cette nouvelle réalité menaçante.

– Enfin, je vous ai dit tout ce que je sais, conclut le capitaine au monocle.

La seule autre nouvelle d'importance qu'on put tirer de lui fut que l'île de Corfou – là, dans la mer, devant Porto Edda – était encore aux mains des Italiens. D'après les officiers de marine, c'était même sa radio qui avait constamment servi de relais entre Céphalonie et Brindisi.

Une heure plus tard environ, le rapport prit fin. Les officiers de marine et le courageux sous-lieutenant d'infanterie sortirent du local et se dirigèrent vers le port. Les officiers supérieurs, suivis de leurs adjudants respectifs, sortirent à leur tour et se dirigèrent en hâte, chacun vers son bataillon. Comme le lieutenant-colonel Cirino tardait à sortir, Manno se rendit au local du rapport. Il aperçut le général, assis à une table : il était immobile et paraissait en ce moment très angoissé. Devant lui se tenaient Cirino et un commandant d'artillerie à l'air énergique : le jeune homme pensa qu'il devait s'agir du commandant Costadura, dont le groupe était en position sur les hauteurs, au-dessus du village.

– Tu tombes bien, lui dit Cirino en l'apercevant.

Il vint à sa rencontre puis sortit avec lui dans le vestibule.

– Va voir le commandant de la batterie antiaérienne. Il y a des ordres pour lui : il faut qu'il transfère ses mitrailleuses avec le personnel correspondant et toutes les munitions disponibles sur les deux cargos ; quatre sur un et quatre sur l'autre. Il faut – sans attendre les ordres – qu'il les place sur le pont, en renfort du peu de matériel antiaérien qui s'y trouve déjà. C'est bien compris ?

– Oui, mon colonel.

– Quant aux munitions des fusils qu'il a en batterie, et s'il possède quelque chose d'autre qui pourrait être utile aux bataillons qui restent ici – mais surtout des munitions pour les fusils –, dis-lui qu'il les porte en bas, sur le quai, à côté de celles qu'on décharge en ce moment des bateaux. C'est bien clair ?

– Oui, mon colonel.

– Bien, rien d'autre. Exécution.

Manno eut un instant d'hésitation.

– Mon colonel...

– Qu'y a-t-il? lui demanda Cirino. Ah, tes quatre pelés? Qu'ils suivent la batterie antiaérienne, naturellement. Comme tu dois la suivre toi aussi. À partir de maintenant, je te laisse libre: il a été décidé que tous ceux qui se trouvaient à Porto Edda à notre arrivée embarqueront. Remerciez votre bonne étoile.

Il tourna les talons.

– Mon colonel, répéta Manno.

– Eh bien, que veux-tu encore?

– Je vais tout de suite transmettre les ordres et veiller à leur exécution. Mais moi je reste avec vous: vous m'avez désigné comme votre aide, et je n'entends pas...

Il voulait ajouter quelque chose, mieux préciser sa pensée, mais il lui semblait que cela prendrait trop de temps.

– Tu es au courant pour Céphalonie? lui demanda Cirino.

– Oui, mon colonel.

– Et malgré ça... Eh bien!

Il fit une pause et sourit.

– Bien. Si vraiment tu veux rester avec moi, c'est à plus forte raison que tu dois te préparer à partir: je vais moi aussi à Brindisi.

– Vous plaisantez, ne put se retenir de murmurer Manno.

Le lieutenant-colonel se mit à rire.

– Je ne plaisante pas, non, tu verras. Je vais à Brindisi pour... Enfin, ce ne sont pas tes affaires. Allons, exécute les ordres et puis attends-moi, disons... sur le plus grand des deux cargos.

Il tourna les talons, l'incident était clos.

Perplexe, Manno sortit de l'état-major territorial (alentour on ne voyait pas un seul civil : ils étaient tous enfermés dans leurs masures, qui sait dans quel état d'esprit) et rejoignit en hâte les positions antiaériennes. Là, Cioffi, avec la plus grande partie des soldats et le sous-lieutenant joufflu étaient sur des charbons ardents. Ils attendaient les instructions et pensaient qu'elles leur seraient apportées par le sous-lieutenant au visage d'intellectuel, lequel s'était rendu au village plusieurs heures auparavant.

En présence des soldats qui se mirent à hurler de joie, Manno transmet les ordres de Cirino. Il les compléta ensuite de sa propre initiative, selon ce qu'il avait décidé de son propre chef.

– J'ai la charge d'effectuer personnellement, en bas, au port, la consigne des munitions, des fusils et de tout le matériel de la batterie, excepté les pièces et les munitions pour les pièces. Si quelque chose manque, le responsable reste ici et ne part pas. Je vous préviens que je ne plaisante pas.

Les soldats se turent. Dans l'ombre éclairée par les premières étoiles et les faibles reflets de quelques lanternes accrochées aux tentes, ils écoutaient attentivement.

– C'est donc dans votre intérêt de démonter les tentes, le magasin, la cuisine, en somme tout, et de tout porter – en autant de voyages que cela nécessitera – en bas, au port. Ce n'est pas tout. Au moment du chargement des mitrailleuses sur les bateaux, chacune d'elles devra être en parfait état de marche, avec ses servants au complet. Sinon, le chef de pièce restera à terre.

Plusieurs des chefs de pièces se mirent à vociférer :

– Cette tête de n... de Mancini s'est enfui.

– Et ce salaud de Libratore n'est pas revenu de la corvée de l'eau. Qu'est-ce qu'on a à voir avec ça, nous ?

– Assez ! hurla Manno avec tant de force que tous firent silence d'un coup. Ils ne peuvent pas être allés loin. Maintenant, le lieutenant Cioffi va vous donner les ordres pour transférer comme il faut tout ce matériel au port. Je serai là pour le réceptionner. Avant de monter sur les bateaux avec les pièces, vous vous mettrez à la recherche des traînants, vous leur ficherez des coups de pied au cul s'ils le méritent, notamment pour le travail que vous êtes maintenant obligés de faire à leur place, et vous les ramènerez, encadrés. Il est évident que, arrivés en Italie, ils seront dénoncés pour désertion.

Cela dit, il laissa la parole à Cioffi.

– Rassemblement immédiat par équipes, ordonna celui-ci avec une certaine résolution où perçait cependant un peu de mauvaise humeur pour s'être laissé supplanter par Manno. Faisons avant tout le contrôle des absents.

Sur un peu plus de cent hommes, on dénombra une vingtaine de manquants, y compris au sein du groupe qui était arrivé d'Italie avec Manno. En outre, le sous-lieutenant à la figure d'intellectuel était toujours absent.

Les soldats se mirent avec zèle à démonter les tentes et à transporter tout de suite le matériel au port, entreprise qui s'avérait difficile à cause de l'obscurité et qui demanda plusieurs heures. Nous ne la décrivons pas ici, mais il suffira de dire que, tandis qu'elle se déroulait, beaucoup de dispersés reprirent spontanément contact avec leurs équipes, réintégrant discrètement leurs rangs. Il s'y mêla même, en douce, quelques dispersés inconnus qui ne s'en allèrent qu'après s'être rendu compte que certains officiers, aidés de carabiniers, étaient en train, dans le port, de regrouper les dispersés en compagnies de formation, pour un embarquement en règle.

Une fois embarqués les malades de l'hôpital, les artilleurs antiaériens avec leurs pièces, la foule des isolés, tous les présents à Porto Edda avant l'arrivée de la grande colonne ainsi que quelques autres détachements mineurs, les deux bateaux – bondés d'hommes de manière invraisemblable – levèrent l'ancre ; l'aube pointait.

7

Après s'être assuré que Cirino était à bord, Manno s'était embarqué sur le plus grand des bateaux. Dès qu'on eut quitté le port, il se mit, avançant avec difficulté dans la soute, à la recherche du lieutenant-colonel. Le bateau filait de plus en plus vite sur l'eau noire, son moteur allait bon train, faisant frémir les structures : tout à coup, à l'idée d'être en route vers son chez-lui et vers Colomba, le jeune homme ressentit un immense soulagement, une joie irrésistible qui bouleversait toute autre considération. Même le souvenir de ceux qui étaient restés à terre, tous ces bataillons déployés dans la nuit autour de Porto Edda, lui causa intimement une sorte d'ennui, presque de rébellion : comme si ces hommes patients, qui, au lieu de se disperser, faisaient de nécessité vertu, représentaient maintenant pour lui un obstacle, un odieux boulet au pied. Il interrompit la recherche du colonel et s'accouda au bastingage. En bas l'eau courait, très noire, à peine visible, le long du flanc du navire. « Qu'est-ce que j'ai à faire moi, avec ceux-là ? se prit-il à argumenter. Ma part d'ennuis, et pas des moindres, je l'ai déjà eue en Afrique. Je suis arrivé ici par hasard au dernier moment. Je n'ai rien à voir avec eux... » Une phrase de son cousin Ambrogio lui revint à l'esprit : « Une fois en Grèce, tâche de ne pas faire le malin : je te connais. » Comme il avait raison, Ambrogio !

Voilà qu'avec sa lubie de donner – sans qu'on le lui ait demandé – un coup de main à Cirino il était précisément en train de faire le malin. Mais, heureusement, rien n'était encore perdu : s'il ne se présentait pas maintenant au lieutenant-colonel, celui-ci ne le chercherait sûrement pas, et finalement personne ne saurait rien de toute cette histoire, et les fantassins déployés là-bas dans le noir autour de Porto Edda encore moins. Ce fut cette dernière considération qui lui fit un peu recouvrer la raison : ceux-là aussi, qui ne lui demandaient rien, et desquels il voulait maintenant séparer son destin, ceux-là avaient chacun une famille, et peut-être même, pour certains d'entre eux, une Colomba près de laquelle ils désiraient retourner... Il se secoua. « Quel genre d'officier je serais si... » Il ferma les yeux et, comme c'était son habitude dans les moments critiques, se mit à prier. Il pensa à Jésus au jardin des Oliviers : le Seigneur lui-même avait désiré éloigner de lui l'amer calice. Ce souvenir le reconforta : il n'était donc pas une larve parce que, quelques minutes durant, il avait cédé à la tentation... L'important était de ne pas se laisser vaincre.

Il trouva Cirino qui, avec un matelas que lui avait fait porter le commandant du bateau, se préparait un grabat dans un coin de la passerelle de commandement. Il se mit au garde-à-vous.

– J'ai exécuté du mieux que j'ai pu l'ordre reçu, lui communiqua-t-il.

– Oui, fit Cirino, j'ai vu les pièces antiaériennes placées sur le pont.

– Avez-vous d'autres ordres ?

– Que tu dormes le plus possible. À Brindisi, nous aurons de quoi faire.

– J'essaierai de dormir, dit en souriant le jeune homme, heureux mais en même temps à nouveau angoissé, à cause

d'un dernier sursaut de la tentation parce que l'autre ne le congédiait pas définitivement.

– Si le lieutenant veut bien me suivre, l'invita avec sympathie le commandant du bateau (Manno remarqua qu'à la façon de ceux de la marine, il lui parlait à la troisième personne au lieu d'utiliser le «vous» réglementaire), je lui trouverai un endroit pour dormir.

Il le lui trouva en effet et lui fit aussi porter une couverture. Manno s'étendit alors dans le réduit qui lui avait été indiqué, fit le signe de la croix et s'endormit presque aussitôt, désormais déterminé à accomplir ce que sa conscience lui indiquait comme étant son pénible devoir.



Il dormit à poings fermés et longtemps. Quand il se réveilla, il était tenaillé par la soif. Le moteur du bateau continuait à rouler bon train, faisant frémir les structures métalliques. Il se lissa un peu les cheveux avec les mains, puis descendit sur le pont. Là, il apprit qu'il était presque midi et que Brindisi était désormais à deux heures de route à peine. Au loin, la côte des Pouilles était vaguement visible et les soldats la scrutaient attentivement en se la montrant de temps en temps. Les artilleurs antiaériens, regroupés autour de leurs pièces, leur casque sur la tête, le saluèrent avec reconnaissance comme si cet heureux retour au pays avait dépendu de lui, de son énergie.

Le commandant Cioffi, qui se trouvait là aussi, le casque sur la tête, lui serra joyeusement la main.

- Où étais-tu jusqu'à présent?
- Je dormais. Je viens de me réveiller.
- Ça se voit à ta tête.
- Dès que nous aurons débarqué, je servirai d'aide à Cirino quand il ira visiter les états-majors de Brindisi.

– Ah.

– Moi je n’ai pas de pièces antiaériennes, je dois donc me rendre utile comme je le peux.

Cioffi sourit, sa mauvaise humeur de la veille avait tout à fait disparu.

– C’est la marine, tu le sais, qui a demandé notre déploiement sur le pont des bateaux. Contre d’éventuelles attaques des stukas allemands.

Manno acquiesça, intéressé.

– Tes vingt hommes sont en bas, dans la soute, continua l’autre, serrés comme des sardines, mais heureux comme des rois. Je viens de descendre y jeter un coup d’œil.

– Cette nuit, je les ai tout à fait oubliés, dit Manno.

– Eh bien, mais nous sommes là, non ?

– À Brindisi, je crains que ce ne soit encore toi qui doives penser à leur soupe.

– J’y penserai. Est-ce que je vous ai déjà laissés manquer d’approvisionnement ?

Cioffi était heureux d’être utile à quelque chose. Il détacha du siège de la mitrailleuse la plus proche une gourde au feutre moite, sur laquelle Manno avait plusieurs fois jeté un coup d’œil, et la lui tendit.

– Tu dois avoir soif, j’imagine.

– Oui, beaucoup.

Manno but quelques longues gorgées. L’eau était bonne et assez fraîche, et ne puait pas le gasoil.

– Bien, maintenant il vaut mieux que je descende rejoindre mes hommes, dit-il en lui rendant la gourde.

Il jeta un dernier coup d’œil autour de lui : aussi loin que portait le regard, la mer s’étendait, pacifique, indolente. L’autre bateau suivait à peu de distance. Manno remarqua au loin, comme de petits points, trois ou quatre autres embarcations.

– Ce sont des bateaux anglais, lui expliqua Cioffi, cette nuit nous en avons rencontré pas mal.

À la satisfaction de tous, le tragique monde balkanique s'éloignait. Personne ne pensait plus aux civils – hommes, femmes, enfants – ni à l'atroce situation où les avait pourtant réduits la velléitaire occupation italienne.

8

Le port de Brindisi apparaissait tout autre que lorsque Manno l'avait quitté, quinze jours auparavant : surmonté maintenant de ballons captifs argentés, il était beaucoup plus peuplé de bateaux, et sans comparaison plus bondé de camions sur les quais. Partout, en outre, on découvrait des piles de matériaux de cette couleur kaki que Manno connaissait bien pour l'avoir plus d'une fois vue en Afrique : la couleur des Alliés.

Le lieutenant fut l'un des premiers à débarquer avec Cirino. Il se rendit alors compte que celui-ci était suivi d'un autre aide, un vieil adjudant.

– Je crois qu'il m'a ordonné de le suivre pour me laisser ici, lui glissa ce dernier, peut-être parce que j'ai cinq enfants qui m'attendent à la maison ; autrement, je ne saurais me l'expliquer.

Le vieil homme paraissait déconcerté.

– Ce n'est pas facile de quitter le colonel, affirma-t-il, c'est un commandant... rare.

Les nombreux états-majors où Manno s'attendait à accompagner Cirino se réduisaient en fait à un seul : le PC Marina, groupe de bâtiments vétustes situés en position dominante sur le port et abritant aussi, ces jours-là, le « commandement suprême » des forces armées italiennes, c'est-à-dire le général chef d'état-major et les quelques

officiers supérieurs qui avaient fui Rome à la suite du roi et du gouvernement.

Cirino et ses aides furent conduits par une automobile de la marine. Il leur semblait que c'était la seule voiture italienne circulant à Brindisi, tant la disproportion était grande entre le maigre trafic italien et celui des Alliés. Ils firent halte devant l'édifice réservé au « commandement suprême ». Devant la porte, deux carabinieri compassés en uniforme de camp montaient la garde, lanternes vert-de-gris sur la tête. Tandis que Cirino, tout de suite reçu par un général d'état-major, était accompagné à l'étage supérieur, on fit installer Manno et l'adjudant dans un couloir du rez-de-chaussée, transformé – au moyen de divans déformés et de chaises dans le même état – en antichambre de fortune.

De temps en temps, entre les divans et les sièges, quelque préposé aux écritures ou quelque officier passait dans le couloir. Au bout d'une heure environ, Manno crut reconnaître l'un d'entre eux, qui portait des galons d'artilleur : où diable l'avait-il déjà rencontré ? L'autre à son tour – un petit lieutenant au visage sérieux qui avait dans la main une rame de feuillets dactylographiés – fut pris de doute, s'arrêta et se retourna.

– Est-ce que par hasard nous ne nous sommes pas déjà vus ?

Au son de sa voix, Manno le reconnut tout à fait. Il se leva et lui tendit la main en souriant.

– Oui, à El-Alamein, au 21^e. Tu te rappelles ? Tu n'es pas resté longtemps avec nous ; tu as été blessé peu de temps après ton arrivée, le premier ou le deuxième jour de la bataille.

– Oui, en effet, à El-Alamein. Tu t'appelles Riva, n'est-ce pas ? lui dit l'autre en lui serrant la main.

– Oui, répondit Manno. Et toi, si je me souviens bien, Gambacorta.

– Gambacurta.

Tous les deux restèrent là, leurs deux mains toujours réunies.

– 21^e, répéta Gambacurta, hochant la tête. Quelle époque.

Il portait sur une manche la barrette distinctive de la blessure reçue alors.

– Mais dis-moi, comment se fait-il que tu sois ici? D’où viens-tu donc?

– D’Albanie. J’ai débarqué il y a une heure à peine.

– Il y a une heure? Pas possible. Allons, assieds-toi, raconte.

Il le fit s’asseoir à nouveau sur le petit divan et prit place à côté de lui.

– Comment as-tu réussi à revenir d’Albanie, avec ce bordel?

Manno le lui expliqua en quelques mots; l’autre, très intéressé, l’écoutait attentivement. Il avait des yeux bruns, une tête un peu chauve malgré son jeune âge, et un air à la fois doux et ferme. Ses manières étaient celles d’une personne cultivée et, en effet – Manno se le rappela – il était plus cultivé que la moyenne.

– Toi aussi, il faut que tu me racontes, lui dit-il au terme de son compte rendu succinct. Et pas seulement ce qui te concerne. Je voudrais savoir en bref ce qui s’est passé ici, en Italie, à l’armistice. Parce que je dois t’avouer que je n’ai pas une idée bien claire de la façon dont les choses se sont déroulées: jusqu’à présent, je n’ai récolté que des bribes de nouvelles, surtout aujourd’hui sur le bateau, par ceux de la marine. Alors, que se passe-t-il maintenant? Dis-moi.

– C’est une triste histoire, lui répondit Gambacurta, affligé. Tu sais qu’il y a quinze jours, le 8 septembre, après avoir annoncé l’armistice, le roi, le prince, Badoglio avec quelques ministres, et le chef d’état-major, Ambrosio – il

indiqua de la main les étages supérieurs –, ont quitté Rome et, *via* Pescara, sont arrivés ici par mer. Tu es au courant de cela ?

– Oui.

– Ce fut pratiquement une fuite. N’empêche que ça nous permet d’avoir aujourd’hui, au-delà des lignes, hors du territoire contrôlé par les Allemands, le roi et le gouvernement, en somme les autorités légitimes. C’est au moins quelque chose.

– Comment se fait-il qu’ils soient venus justement à Brindisi ?

– Parce que, au moment de l’armistice, les Alliés ont effectué deux débarquements simultanés : l’un à Salerne et l’autre à Tarente. Tu le savais ?

– Pour Tarente, non.

– Alors voilà. De Tarente, ils se sont immédiatement éparpillés dans les Pouilles, d’où les Allemands – à peine quatre pelés – se sont retirés en toute hâte, sans les attendre. C’est seulement plus tard que les Allemands ont formé un front continu, qui maintenant coupe l’Italie en deux, de Salerne à Foggia. Les Alliés essaient de les pousser vers le nord, mais ils avancent très lentement, si bien qu’ils n’ont pas encore réussi à prendre Naples. Et, à Brindisi, une fois ces quelques Allemands chassés, il ne restait plus que nous et surtout – plutôt en force – la marine : voilà pourquoi le roi et le gouvernement ont débarqué ici.

– Et dans le reste de l’Italie ? Qu’est-il arrivé ?

– Le chaos. Aucun des commandants ne savait quoi faire ; quant aux soldats, ils ne pensaient qu’à une chose : rentrer chez eux. Finalement, au bout de quelques jours, l’armée s’est désagrégée, vraiment désintégrée. Quelques détachements ont combattu, c’est vrai, à Rome par exemple, mais bien peu. Un vrai désastre, je te dis, une chose lamentable – le petit lieutenant secouait la tête de temps en temps,

l'air navré. Tu peux bien imaginer, fit-il. Vu que la guerre était perdue, personne ne voulait entendre parler de mourir. Et puis, pourquoi se sacrifier en luttant contre un ennemi, alors qu'il était clair qu'on s'était jusque-là inutilement sacrifié contre un autre ? – il répéta : Tout le monde ne pensait qu'à rentrer chez soi. Du reste, avant, la guerre était déjà impopulaire, tu le sais. Il a suffi que quelques Allemands demandent la reddition pour que nos régiments, plus que de se rendre, se désagrègent – Gambacurta secoua de nouveau son front dégarni. J'ai parlé avec des gens venus du Nord, comme du Centre et de la région de Rome : partout le même spectacle, ces jours-ci il n'y avait plus une route en Italie qui ne fourmillait de déserteurs : en uniforme, en civil, moitié-moitié, un gâchis. Maintenant encore, il doit y en avoir qui circulent.

– Et les Allemands les laissent aller ?

– En Italie, en général oui, au moins dans le Centre et ici dans le Sud. Mais ils ont pris beaucoup d'officiers, je ne saurais te dire combien de milliers. Au-delà des frontières – c'est-à-dire dans les Balkans, où les unités pour la plupart ne se sont pas désintégrées parce que trop loin de chez elles – tu sais mieux que moi qu'ils les ont tous pris, officiers et soldats, et qu'ils les ont emmenés en Allemagne. Dieu sait comment ils vont finir, surtout les officiers. J'ai bien peur que... C'est sûr que les Allemands ne pardonnent pas.

– Non, ils ne pardonnent pas.

– Certains détachements – le petit lieutenant fit un geste de la main – ici sur la côte, devant les Pouilles, résistent, avec l'espoir que nous irons les chercher. Certains ont rejoint le maquis où les partisans parfois les accueillent, et parfois les tuent. Mais enfin, tu sais sans doute tout cela mieux que moi. Il faudrait pourtant que tu entendes les messages radio qui nous parviennent ; de quoi pleurer.

– Mais vous autres de l'état-major, vous êtes allés en chercher beaucoup, non ?

– Non, pas beaucoup, quelques milliers. Nous nous employons, ça oui ; mais nous sommes quasiment sans moyens, sans bateaux. Ça, c'est notre obstacle majeur.

Il y eut un silence perplexe.

– Eh bien, belle perspective pour nous ! commenta enfin Manno, qui se sentait de plus en plus gagné par l'anxiété.

– Pour ceux qui sont restés là-bas, hein ? précisa Gambacurta.

– Oui, et aussi pour moi, fit Manno, qui doit retourner en Albanie avec le colonel Cirino.

– Mais... dit Gambacurta, mais...

Depuis qu'ils s'étaient mis à parler des troupes restées dans les Balkans, le vieil adjudant, l'air inquiet, suivait la conversation des deux officiers, sans toutefois intervenir.

– Mais les Alliés, fit observer Manno, eux, ont tant de bateaux et...

– Rien, dit Gambacurta, on ne doit rien attendre d'eux. Les soldats – surtout les Américains d'après ce que j'ai entendu dire – fraternisent assez avec les nôtres, même s'ils ne comprennent pas pourquoi nous nous montrons si amis avec eux. Mais les états-majors, par contre... Non, rien, répéta-t-il, pour le moment du moins, on ne peut vraiment rien attendre d'eux.

Un planton, descendu de l'étage supérieur, vint dans le couloir-antichambre.

– Le lieutenant d'artillerie arrivé ici avec le colonel Cirino ?

– C'est moi, répondit Manno en se levant.

« Cirino, pensa-t-il, ne se rappelle toujours pas mon nom. »

– Mon lieutenant, le colonel vous demande. Je dois vous conduire près de lui.

– Eh bien, au revoir, dit Manno à Gambacurta.

– Au revoir, lui répondit l'autre en se levant aussi.

Il tenait toujours dans la main gauche ses feuillets dactylographiés.

– Vous pouvez m'attendre ici, suggéra Manno à l'adjutant – et il suivit le planton.

9

À l'étage supérieur, Cirino, sur le pas de la porte, lui confia une mission assez extravagante : il devait se procurer deux feuilles de papier à lettres et deux enveloppes.

– Si possible décentes, je veux dire avec de la colle qui colle vraiment. Si tu ne les trouves pas ici, va dehors les acheter, s'il te plaît.

Ce fut Gambacurta, resté à attendre, qui les lui procura. Manno les porta au colonel.

– Bien, lui dit celui-ci, sec comme d'habitude, je te remercie. L'adjutant est toujours en bas ?

– Oui, mon colonel.

– Préviens-le que j'en ai encore pour un moment. Attendez-moi en bas tous les deux.

En fait, il en eut pour plusieurs heures. Il descendit l'escalier vers le soir, accompagné d'un officier supérieur.

Il s'approcha des deux hommes qui attendaient.

– Je retourne au port, leur communiqua-t-il. À partir de maintenant, je n'ai plus besoin de vous, vous êtes libres.

– Ah non ! dit Manno.

Le lieutenant-colonel le regarda, puis tendit la main à l'adjutant.

– Vous rejoindrez ceux des services du régiment qui sont arrivés aujourd'hui à Brindisi avec nous. Dites-leur que... oui, qu'ici nous avons organisé les choses comme il faut, si bien qu'avant quelques jours je compte les rejoindre moi

aussi, avec tous les autres – il fit une pause. En tout cas je vous remercie pour votre longue, très longue collaboration. Il n’y a que nous pour savoir réellement par quels moments nous sommes passés, hein ?

Le vieux sous-officier fit signe que oui : il aurait voulu lui répondre de façon adéquate, mais l’émotion et les sentiments contraires qui se bousculaient en lui l’empêchaient de parler. Il tenta au moins de lui souhaiter le « bonne chance » de rigueur, qui lui paraissait un souhait important.

– Bonn... Bonne... balbutia-t-il, sans finir sa phrase.

– Merci, lui répondit Cirino.

Il tendit ensuite la main à Manno qui, au lieu de la lui serrer, s’exclama plein d’émotion :

– Vous faites erreur, mon colonel – il ne savait plus lui-même ce qu’il disait. Moi, je ne reste pas. Je viens avec vous, et vous ne pouvez pas me l’interdire parce que... vous m’avez donné votre parole.

– Quelle parole ? Quand ça ? dit Cirino.

Il se tourna vers l’officier supérieur, sourit.

– Je m’attendais bien à ce que celui-ci fasse des histoires.

Il s’adressa de nouveau à Manno :

– Alors tu refuses de me serrer la main ?

– Vous me l’avez vraiment promis, insista Manno, c’était... implicite.

– Tu ne veux pas me donner la main ?

Manno serra les dents.

– Je n’ai ni femme, ni père, ni mère, dit-il. Mon colonel : je suis plus indiqué que n’importe qui pour retourner là-bas.

Cirino était à son tour secrètement ému, mais il n’en laissa rien paraître.

– Un instant, fit-il. À vrai dire, j’ai encore un service à te demander.

Il tira de la poche de sa vareuse les deux enveloppes que

le jeune homme lui avait procurées : elles étaient maintenant scellées et portaient des adresses.

– Je ne plaisante pas : je te les confie, elles sont pour ma famille. D’après l’adresse, tu pourras voir que cela se trouve au-delà du front qui s’est formé, sur le territoire maintenant occupé par les Allemands. Si je reviens, tu trouveras bien le moyen de me les rendre ; dans le cas... contraire, tu les expédieras au moment adéquat, de façon qu’elles arrivent sûrement.

Il lui tendit les lettres.

– Alors ?

Manno les prit, et tout aussitôt se sentit rougir : il avait honte du soulagement qu’il éprouvait, de ce sentiment de libération qui, en dépit de sa volonté de partir, montait en lui. Il aurait voulu se cracher dessus, se frapper.

– Tu es un vrai officier, lui dit Cirino. Je suis content de t’avoir rencontré. Ta main, répéta-t-il.

Manno la lui tendit. En même temps il faisait signe que non, que non avec la tête.

– Souviens-toi de ce que je te dis, ajouta Cirino après lui avoir serré la main. Même ici, en territoire libre, tout n’est pas rose, loin de là. Ici aussi on a besoin de vrais soldats. Si tu le veux, tu pourras être plus utile ici qu’en Albanie.

Puis il se tourna vers l’autre officier supérieur.

– Allons.

Manno et l’adjudant les suivirent jusque sur la route, où attendait une automobile. Sur le trottoir d’en face, ils aperçurent Gambacurta. Le marin qui servait de chauffeur ouvrit l’une des portières de la voiture, l’adjudant se précipita pour ouvrir l’autre et les deux officiers supérieurs prirent place. Tandis que la voiture s’éloignait, Cirino agita une main derrière la vitre arrière pour saluer encore les deux hommes. Plusieurs fois par la suite, Manno devait se

rappeler le geste que le colonel lui avait adressé alors qu'il partait vers la mort.

Pour l'heure, lui et l'adjudant demeurèrent là, étourdis, sans même se demander ce qu'ils allaient faire. Gambacurta les rejoignit.

– Alors ? demanda-t-il.

– Il n'a pas voulu que j'aïlle avec lui, murmura Manno, empli de honte.

Il avait le menton qui tremblait, comme un enfant.

Gambacurta passa son bras sous le sien.

– Qui sait depuis combien de temps vous n'avez pas mangé, vous deux, dit-il. Allons, venez à table avec moi – et tandis qu'il les entraînait, les invitant par l'expression de son visage et le ton contenu de sa voix à réaliser ce qu'ils avaient évité : Il y a une heure, un peu avant que je ne quitte la garde, un radio est arrivé de Corfou. Les Allemands ont commencé le débarquement. S'ils se rendent maîtres de l'île, personne ne pourra plus entrer dans la rade de Porto Edda.

10

Le lendemain soir, 24 septembre, le convoi du colonel Cirino entra pourtant dans la rade : trois cargos escortés par deux petites unités de guerre. Une troisième petite unité – le torpilleur *Stocco* – avait, quelques heures auparavant, quitté le convoi parce qu'elle avait été détournée par radio en direction du sud-est.

En débarquant, le lieutenant-colonel constata que les militaires italiens avaient grandement augmenté en nombre à cause d'arrivées massives de soldats isolés venus de l'intérieur. Ils étaient très inquiets parce que, tout le jour, ils avaient assisté à des actions aériennes allemandes sur Corfou ; ils ignoraient que l'ennemi avait même débarqué dans l'île.

Les trois bateaux repartirent dans le courant de la nuit, bondés de soldats : on avait encore une fois donné la priorité aux malades et aux blessés. Durant la traversée, le convoi fut attaqué en piqué par des avions allemands, et, malgré la réaction des petites unités de guerre, un bateau fut gravement touché et sombra. Par chance on était en vue d'Otrante, si bien qu'un grand nombre de naufragés put être sauvé.

Le 25, la bataille pour Corfou atteignit son point culminant. Les nôtres, le 13 et le 14 septembre, avaient désarmé le commandement allemand de l'île par un dur combat qui lui avait coûté plus de deux cents morts et quelque quatre cent cinquante prisonniers conduits à Brindisi en bateaux à moteur. Étant convaincus qu'en cas de déconfiture ils auraient la même fin que les défenseurs de Céphalonie, ils combattaient de toutes leurs forces.

Pour faire face à l'aviation allemande, les quelques avions italiens présents dans les aéroports des Pouilles furent jetés dans la mêlée. Les pilotes, qui devinaient l'angoisse des fantassins, là-bas à terre, faisaient montre d'une extraordinaire témérité. Plusieurs d'entre eux furent abattus, mais plusieurs avions allemands le furent aussi parce que certains de nos chasseurs bombardiers étaient du très récent modèle Re.2002, en mesure de rivaliser avec ceux de l'adversaire.

La marine participa à la bataille comme elle le put, avec ses petites unités : le torpilleur *Stocco*, dérouté justement sur Corfou depuis le convoi arrivé avec Cirino, fut – alors qu'il était encore en pleine mer – repéré par une formation de douze stukas et littéralement mis en pièces. Aucun de ses marins, ou presque, n'en réchappa.

Le soir du 25, les Allemands étaient maîtres de l'île. Contrairement à l'attente générale, ils se bornèrent à fusiller le colonel-commandant italien et seize de ses officiers.



Le 26 septembre, les Allemands tentèrent de passer de Corfou à Porto Edda, mais leurs radeaux à moteur furent facilement repoussés par les batteries du commandant Costadura. Plusieurs de leurs hommes, débarqués de gros canots à moteur, qui, au début, s'étaient avancés avec le drapeau blanc, se virent contraints de s'engager dans la lutte et furent anéantis sur la plage par le bataillon de Cirino.

Le soir, l'un des quelques avions italiens qui survolaient encore le bourg descendit pour lancer un message avec cette information que Corfou était aux mains des Allemands, et que donc le seul port albanais que pouvaient atteindre les bateaux italiens était désormais Porto Palermo, une quarantaine de kilomètres plus au nord.

Le général convoqua les officiers supérieurs au rapport : on prit la décision de se transférer à Porto Palermo.

Une colonne se forma qui ne put pourtant pas se mettre en marche. En effet, les partisans communistes, qui pullulaient désormais, avaient déplacé leurs troupes par des voies de rocade sur la route du littoral et sur les raides hauteurs qui la dominaient, et barraient le passage. On commença à parlementer : les communistes voulaient les armes, toutes les armes. Ils repoussèrent un pacte proposé par le général, sur la base duquel les armes leur seraient consignées à Porto Palermo au moment de l'embarquement des détachements. Ils proposèrent en revanche, en échange des armes, de veiller eux-mêmes à défendre les Italiens des Allemands jusqu'à ce que soit effectué l'embarquement. Parmi les commandants italiens, certains étaient partisans d'engager la bataille. D'autres, envisageant les pertes humaines, et plus encore la perte de temps – peut-être plusieurs jours – que ce difficile combat au milieu des montagnes côtières aurait entraînés,

hésitaient. La troupe était impatiente de partir et, çà et là, grondait ; les heures de la nuit passaient. Finalement, le général décida de consigner les armes.

La colonne, totalement désarmée mais avec ses bataillons encore encadrés, fut en vue de Porto Palermo le lendemain soir. Elle trouva la rade déserte, même si, au début, un rocher émergeant de la mer fut pris par beaucoup pour un bateau et que, par un étrange phénomène d'hallucination collective, il fut salué par de longs cris et acclamations.

Quelques jours passèrent. Les bataillons – auxquels les partisans avaient faussé compagnie à l'instant même de la consigne des armes (et c'était encore une chance) – essayaient de se dissimuler dans les bois pour échapper à la reconnaissance aérienne allemande. Ils restaient encadrés pour se défendre au moins avec des bâtons des partisans isolés et des voleurs ordinaires qui dépouillaient les soldats quand ils les trouvaient seuls ou en petits groupes. Pendant ce temps, les bateaux n'arrivaient pas. Finalement, ce furent les Allemands qui arrivèrent.

Ils conduisirent tous ceux qui se constituèrent prisonniers à Porto Edda, y séparèrent les officiers des soldats et, par petits groupes, fusillèrent les officiers. Ils choisirent pour le massacre le virage de la route du littoral sous la crique solitaire de Porto Limione, l'endroit même où Manno avait, une vingtaine de jours auparavant, appris la nouvelle de l'armistice. D'en haut, ils les précipitèrent dans la mer qui, des jours et des semaines durant, les roula et les repoussa en désordre sur la côte, les reprit encore et les éparpilla de nouveau, jusqu'à ce que, peu à peu, ils fussent dissous.



Cirino avec son bataillon, Costadura avec son groupe, et quelques autres détachements, ne s'étaient pas livrés aux

Allemands. Ils se mirent en marche vers l'intérieur, suivis des leurs. Ils cherchaient fébrilement à se procurer des armes, et en partie y réussirent. Le 5 octobre, trouvant fermé le chemin qui partait d'une paroi en surplomb, ils tentèrent de s'ouvrir la route à reculons, tirant jusqu'à leurs dernières cartouches sur les Allemands qui les suivaient, puis attaquant à la baïonnette. L'un après l'autre, huit cents d'entre eux au moins furent capturés. Cette fois encore les officiers furent séparés des soldats et fusillés. Avant de les tuer, les Allemands obligèrent avec sadisme Cirino et un autre officier supérieur à gravir en courant une longue montée : ils les firent courir jusqu'à l'évanouissement et, quand ils furent revenus à eux, ils les obligèrent à courir encore ; à la fin, ils les tuèrent.

Costadura, qui, avec ses artilleurs, s'était séparé quelques jours auparavant des fantassins, mourut un peu plus tard, fusillé par les partisans nationalistes de Memo Meto, auxquels il était allé offrir sa collaboration.

11

Quelques semaines après qu'il a eu lieu, Manno apprit le massacre des cent vingt officiers à Porto Limione. Ce fut Gambacurta qui lui communiqua la nouvelle, affirmant à tort qu'il s'agissait de tous les officiers qui étaient restés à Porto Edda sans exception, à commencer par le général-commandant.

C'est pourquoi Manno pensa que Cirino s'y trouvait également. Il en fut très affecté. Il avait sur lui les deux lettres que le lieutenant-colonel lui avait confiées avant de retourner en Albanie ; il décida de ne pas les expédier, mais de les remettre personnellement à ses proches dès qu'il le pourrait.

Il se trouvait maintenant dans un petit village des Pouilles, Murgiano, dans une école d'élèves officiers de réserve où

il avait été affecté à l'initiative de Gambacurta. («Là tu te trouveras mieux qu'ailleurs, lui avait dit le petit lieutenant aux yeux tristes, au moins tu auras affaire à des garçons d'une certaine culture.» Il pensait que les préférences des autres étaient semblables aux siennes, et ne soupçonnait pas que Manno aurait préféré avoir affaire à de simples soldats, paysans et ouvriers, plutôt qu'à des étudiants. Mais Manno n'avait pas soulevé d'objection.)

Plus tard, même, il avait eu l'occasion d'apprécier la sollicitude de Gambacurta : ayant rendu visite, dans un «camp de réorganisation», aux vingt artilleurs rentrés avec lui d'Albanie, il les avait trouvés vivant dans des conditions bien pires que les siennes. Ces camps avaient été institués dans les provinces de Brindisi et de Lecce, le plus souvent à l'intérieur d'établissements scolaires réquisitionnés. On y avait convoyé non seulement les militaires en provenance des Balkans, mais aussi ceux qui avaient été arrêtés par des équipes spéciales de carabinieri, sur les routes et dans les gares, alors que, venant du nord, ils se dirigeaient vers chez eux après avoir traversé les lignes antagonistes allemandes et alliées. Dans ces camps, la discipline était relâchée et les désertions quotidiennes. Dans celui que Manno visita, les sentinelles, à cause du manque d'uniformes, étaient en civil, bandoulières en travers de la veste. Ses artilleurs s'étaient surtout plaints de la rareté de la nourriture.

– Mon lieutenant, certains jours ils nous donnent à peine deux galettes : l'une sèche, qui sert de pain, et l'autre cuite à l'eau, en guise de soupe.

Les officiers du camp lui avaient expliqué :

– Désormais, le service du ravitaillement a ses magasins vides. Si les Alliés ne se décident pas à y pourvoir, d'ici peu il ne sera plus possible de conserver même cette parodie de détachements.

Mais les Alliés, de même qu'ils n'avaient pas levé le petit doigt en Albanie – où il aurait suffi de quelques bateaux et d'une intervention aérienne décidée pour dénouer d'importantes situations –, ne leur venaient pas en aide ici non plus.

Au « royaume du Sud » végétaient aussi, outre les soldats rassemblés dans les « camps de réorganisation », six ou sept divisions régulières, en majeure partie disloquées en Sardaigne. Les Alliés se méfiaient aussi de celles-là. Comme Gambacurta l'expliquait, la plupart d'entre eux auraient préféré ne pas s'encombrer avec ce résidu d'armée italienne, et ils souhaitaient simplement qu'elle se dissolve tout à fait.

Manno se rappelait souvent les paroles du colonel Cirino : « Ici non plus tout n'est pas rose... Si tu le veux, tu pourras être plus utile ici qu'en Albanie. » Mais comment ? De quelle façon, dans cette ambiance de dissolution, lui, simple lieutenant, pouvait-il être utile ?

Murgiano était un village comme tant d'autres dans les Pouilles, fait de petites maisons de type arabe, avec des toits à terrasse ou hémisphériques. Le siège du cours des officiers se trouvait depuis le début de la guerre dans l'enceinte de l'école élémentaire, le plus grand édifice du village. C'est là que Manno, qui devait remplacer un officier malade, eut la charge d'enseigner provisoirement « l'entraînement au combat », une matière dont il avait eu une bonne expérience personnelle. Il s'y attela avec beaucoup d'ardeur. Les élèves (qui, au début, comme cela arrive dans les milieux où les équilibres sont déjà instaurés, avaient vu d'un mauvais œil son arrivée) se mirent en l'espace de quelques jours à le suivre avec curiosité. Certains – surtout des élèves ingénieurs (scientifiquement plus préparés que lui-même qui venait d'architecture) – essayèrent de le mettre dans l'embarras en lui posant des questions théoriques, de trigonométrie

par exemple. Il admit avec dignité ses limites sur le plan théorique, mais promit qu'il chercherait à y remédier. Il se rendit à Brindisi voir Gambacurta et fit tant et si bien que le petit lieutenant réussit à lui dénicher, en l'espace d'un après-midi, les textes à partir desquels, avant l'armistice, on étudiait l'entraînement au combat à l'Académie militaire. De retour à Murgiano, le jeune homme passa plusieurs soirs à s'imprégner des fondements scientifiques de ce qu'il n'avait, dans le passé, appris qu'en version appliquée. Puis il consacra une leçon tout exprès à répondre aux questions embarrassantes qui lui avaient été posées. Les élèves finirent par être impressionnés par son inébranlable bonne volonté, en ces temps de désengagement général.

Dès lors, il prépara chaque leçon en étudiant le soir et parfois même la nuit. Il ne manquait toutefois pas de mettre en relief la prédominance – dans une matière comme celle-là – de la pratique sur la théorie, et l'illustrait au moyen de ses propres expériences, nourries de chair, de sang et de vécu.

Comme les autres officiers de l'école n'avaient en général pas participé aux grandes campagnes de guerre, un bon nombre d'élèves commencèrent à rechercher sa compagnie, comme celle d'un maître, même en dehors des leçons. Pour sa part, il lui semblait revivre – si étrange que cela pût paraître – l'aventure de l'oratoire de Nomana : il leur parlait continuellement (d'une façon qui se voulait plaisante, mais qui était souvent mélancolique) du devoir ; des soldats morts – comme il leur disait – payant pour tous, même pour les compagnons d'armes qui ne pensaient qu'à sauver leur peau ; de Cirino qui, pour ne pas faillir à son devoir, était reparti mourir en Albanie au plus fort du délabrement de l'armée. Il citait souvent ses paroles : « Même dans le territoire libéré des Allemands il faut de vrais soldats », en les posant comme une référence pour tous.

– Vous voyez dans quelle situation d’écroulement se trouve aujourd’hui l’Italie, exposait-il. Essayez de vous rendre compte à quoi nous nous réduirons dans le futur si nous nous laissons encore plus aller. Quels ennuis nous attendent si chacun de nous, un par un, ne retrousse pas ses manches et ne fait rien pour sortir du borbier.

– Mais à la fin de ce cours, objectaient avec amertume quelques élèves, nous ne savons même pas si nous recevrons la nomination de sous-lieutenant ou non. Des officiers, ici, dans le Sud, il y en a déjà de trop, et il continue d’en arriver, qui viennent d’autres lignes. Mon lieutenant : nous nous demandons parfois si notre apprentissage n’est pas tout bonnement inutile.

– Non, répondait Manno. Ne serait-ce que parce qu’en refusant d’étudier vous favoriseriez ce terrible chaos dans lequel nous nous enfonçons. Il y a des moments, parfois des périodes de quelques mois, où se joue l’avenir d’un peuple pour très longtemps. Et nous nous trouvons précisément dans un de ces moments, comment ne vous en rendez-vous pas compte ?

Les quelques heures du soir que se réservait le « jeune monsieur », il les passait à se promener, solitaire, dans les rues poussiéreuses de Murgiano, plongé dans la réflexion et la méditation. Quelquefois il s’enfermait dans sa chambre pour écrire des lettres que, pour le moment, il ne pourrait pas envoyer. Il écrivait à Colomba, parfois à Ambrogio, qui était resté son ami le plus cher. Plus encore qu’un réconfort, ces lettres constituaient pour lui une sorte de moteur. Il finissait par se dire qu’il n’était pas possible qu’un peuple, une patrie, qui donnait le jour à des créatures telles que Colomba (laquelle, objectivement – il en était convaincu –, n’avait pas sa pareille sur terre), il n’était pas possible donc qu’une telle patrie fût vouée à la dégradation.

Au fur et à mesure, il rangeait ces lettres dans le tiroir où il conservait celles de Cirino.

12

Le 20 octobre, quarante jours à peu près après l'armistice, le gouvernement légitime italien déclara la guerre à l'Allemagne.

Entre-temps, le front allié s'était stabilisé en Campanie et dans les Abruzzes, et seul son flanc ouest – où se trouvaient les Américains – se déplaçait encore, mais avec beaucoup de lenteur, vers le mont Cassin. Les espoirs d'une rapide réunification de l'Italie s'affaiblissaient de plus en plus. Il était désormais clair que les Alliés n'entendaient pas exercer dans la Méditerranée leur effort principal (au commandement suprême italien, il semblait même qu'ils étaient en train de détourner des forces ailleurs). On en était là quand les Américains décidèrent d'accepter – à titre d'essai – la collaboration d'un contingent militaire italien qu'ils fixèrent à cinq mille hommes.

Manno apprit la nouvelle par Gambacurta, qui lui spécifia que le contingent serait composé, au moins en partie, de volontaires : « Parce que les troupes présentes dans les Pouilles, dit Gambacurta, se sont beaucoup relâchées et que nous ne sommes pas sûrs qu'elles seraient efficaces. »

L'officier rentra à Murgiano l'esprit en déroute. Les derniers mots de Cirino lui revenaient en mémoire de façon obsessionnelle : « Eh bien, la voilà enfin, l'occasion de me rendre utile ! » Il se souvenait aussi de Colomba (« Je pourrais faire une bonne fois quelque chose qui soit digne d'elle ! ») ainsi que de Celeste et de ses paroles au moment de prendre congé à Plaisance. Il pensait à tous les ouvriers de Nomana, à la muette de Mazara, aux gens humbles et laborieux qui

vivent un peu partout : « Si tout continue à aller de mal en pis en Italie, ils finiront par n'avoir pas plus de moyens que n'en ont – que sais-je, moi ? – les Arabes, ou n'importe quels habitants de pays pauvres, parmi lesquels se trouvent pourtant tant d'individus de bonne volonté. Je l'ai bien vu en Libye et en Tunisie : ils travailleraient eux aussi et joueraient leur rôle s'ils le pouvaient, mais ils ne le peuvent tout simplement pas... Ils ne peuvent rien faire que végéter misérablement. » Il fallait à tout prix faire quelque chose pour les ouvriers et pour tous les gens humbles.

À Murgiano, le jeune homme se présenta, exalté, au commandant de l'école, lequel après un court moment de réflexion finit par accepter sa proposition de former un corps de volontaires. Si bien que, le lendemain et les semaines suivantes, les initiatives se succédèrent dans la bourgade.

13

Le 7 décembre, le 1^{er} regroupement motorisé italien entra en ligne dans le secteur de la V^e armée américaine. Manno et d'autres instructeurs de l'école en faisaient partie, avec une cinquantaine d'élèves officiers volontaires, incorporés dans un bataillon de bersagliers. L'unité italienne se trouvait placée devant Montelungo, un des avant-postes du mont Cassin. Il s'agissait d'une étroite arête rocheuse qui, émergeant de la plate vallée du mont Cassin, la sépare sur une certaine distance en deux vallées parallèles. Son irrégulière ligne de partage des eaux culminait en trois endroits successifs : cote 343, cote « sans nom », et cote 351.

Le 8, aux premières lueurs du jour, après une importante préparation à l'aveugle de l'artillerie américaine, les soldats italiens passèrent à l'attaque sur deux lignes directrices : l'une remontait directement à la ligne de faite vers la

cote 343, l'autre tentait de l'atteindre en la contournant par la gauche. Dans le même temps, un régiment d'infanterie américain effectuait une attaque sur le versant opposé de la vallée, contre une autre montagne.

L'ample vallée et, jusqu'à une bonne hauteur, les pentes de tous ces monts d'aspect karstique étaient noyées dans le brouillard. Et c'est dans le brouillard que le bataillon dans lequel Manno et ses hommes étaient incorporés se heurta aux premières positions allemandes.

Quelques coups ennemis retentirent, on entendit les habituels cris d'alarme, bersagliers et élèves amorcèrent en hâte la montée, rampant dans le brouillard pour se protéger le mieux possible, la peur au ventre comme toujours. Devant eux, et parfois même au milieu d'eux, commencèrent à tirer les Spandau allemands, ou MG 34, qui avaient une vitesse de tir double de n'importe quelle autre arme automatique. Quelques hommes, touchés, se mirent à crier, tandis que d'autres, à l'abri d'un rocher ou d'une grosse pierre, répondaient au tir des Spandau par le feu furieux de leurs mitraillettes. La lutte se fractionna tout de suite en divers points : la terrible histoire recommençait comme toujours.

Sur cet axe, les assaillants étaient certes des troupes de choix, mais les Allemands constituaient tous des troupes d'élite et ils étaient nichés au creux des rochers. Il fallut un certain temps et des pertes en vies humaines pour dépasser ces quelques premiers nids de défense, puis l'avancée continua vers le haut, jusqu'à une seconde et plus régulière zone de positions, d'où l'ennemi poursuivait son tir serré de barrage. Ces positions-là non plus n'étaient pas nombreuses, et le bataillon réussit graduellement à les forcer. Entre-temps, comme le soleil montait dans le ciel, la marée de brouillard, dans ses couches les plus hautes, commençait à bouger et à se contracter. Autour de l'assaillant, le ciel s'éclaircissait et les

choses prenaient peu à peu des contours incertains. Manno, en tête de sa section dans un endroit inconfortable, s'était accroché des deux mains à un pic rocheux pour l'enjamber. Il fut tout à coup assourdi par le fracas d'un engin – sans doute une grenade allemande – qui avait explosé sur l'autre versant : ses mains lâchèrent prise et il glissa en arrière. Stupéfait, il regarda ses doigts criblés de trous et ensanglantés. Plus que de la douleur, c'était une étrange sensation de brûlure.

– Ils m'ont touché, murmura-t-il.

– Tenez, mon lieutenant, prenez ça, dit un élève (un Milanais comme lui) qui se trouvait à sa gauche, blotti derrière un rocher.

Il sortit rapidement de sa poche un paquet de pansements et le lui tendit, mais s'aperçut immédiatement que l'officier n'était pas en mesure de le saisir.

– Mer... Attendez, je m'en charge.

Il déchira l'enveloppe de papier et se mit en devoir de lui bander la main droite, qui était celle qui saignait le plus.

– Serre bien autour du poignet, lui dit Manno avec calme – il était comme halluciné.

– Bien serré. Oui, mon lieutenant.

Les élèves les plus proches s'étaient aussi arrêtés, tandis que le reste de la section continuait d'avancer en rampant.

– Eh! toi! dit le Milanais à l'élève qui se trouvait de l'autre côté de l'officier. Qu'est-ce que tu attends? Bande-lui l'autre main.

– Moi? Moi? Oui.

Mais il était plutôt maladroit, et de plus incroyablement nerveux. Le premier élève alors, après avoir achevé le bandage de la main droite, fit aussi celui de la gauche, apparemment moins lacérée. Il avait à peine terminé qu'un second engin explosa de l'autre côté de la pointe rocheuse : tous se plaquèrent au sol.

– Nous ne pouvons pas rester ici, dit, très excité, le casque sur la tête, l'élève nerveux qui n'était pas parvenu à faire le pansement. Allons, partons, nous devons nous déplacer.

– Oui, reconnut l'autre, oui – et à Manno : Mon lieutenant, il vous faut retourner en arrière. Désormais, avec ces mains-là, vous ne pouvez plus...

– Non, s'exclama l'élève nerveux. Non. Comment ferons-nous sans lui?

– Mais tu ne vois pas qu'il n'a plus de mains? jeta le Milanais.

– Non, non, non, insista l'autre.

Manno revenait peu à peu à la réalité.

– Vous plaisantez? dit-il enfin. Qu'est-ce qu'il vous prend? Revenir en arrière, moi?

Il parlait et en même temps il s'entendait parler, il était comme dédoublé; tout son être convergeait vers ses mains : les avait-il perdues? La raison pourtant, le sens du devoir ne l'abandonnaient pas; il se dominait encore.

Redressant sa tête couverte du casque, il regarda autour de lui, et essaya, dans le brouillard, d'évaluer la situation.

– Écoutez-moi bien, dit-il aux quelques élèves qui s'étaient arrêtés près de lui. Vous allez tous courir avec moi, d'abord à gauche, puis droit devant vous.

Il sauta sur ses pieds et, suivi des autres, se remit à monter, courbé et à pas pressés.

Le reste de la section s'était arrêté un peu plus loin et l'attendait; il courait le risque de perdre le contact avec la compagnie. Non loin sur la droite, on entendit quelques bersagliers invisibles hurler dans le fracas des coups de feu : « Savoia ! Savoia ! » Sans doute étaient-ils en train de forcer quelque position ennemie parce que, de l'autre côté, des cris allemands furieux leur répondaient.

– En avant ! ordonna Manno à ses hommes – et il prit la tête de la section qui se remit à monter, l’entourant.

Bientôt, cependant, ils furent contraints de s’arrêter à nouveau à cause d’insistantes rafales ennemies.

Cette avancée sur les hauteurs demanda du temps et causa des pertes en vies humaines, mais enfin, au prix d’âpres efforts dans le brouillard, le faisceau des positions allemandes, sur cette ligne directrice du moins, fut dépassé.

14

Un peu en deçà se trouvait pourtant une autre ligne, et, tandis qu’ils progressaient, le brouillard se leva, les laissant en plein soleil. Par chance, la pente était jonchée de blocs de pierre et de buissons qui leur permettaient de se soustraire à la vue de l’ennemi. De toute façon, on ne pouvait plus avancer.

Guidés par radio par un sous-lieutenant observateur, les artilleurs italiens ouvrirent le feu depuis le fond de la vallée, s’efforçant de neutraliser les positions ennemies. Comme au début de l’attaque, ils furent secondés par l’artillerie américaine, mais cette dernière n’avait pas d’observateurs sur place : les obus, très serrés, explosaient tous trop loin, au-delà de la proche cote 343, vers la cote « sans nom » et la cote 351.

Manno était blotti dans un creux de la roche avec deux de ses hommes. Trop préoccupé, il ne voyait rien des irrégulières crêtes de montagnes qui, tout autour, jaillissaient comme de longues îles de la mer de brouillard : à gauche le mont Maggiore, à droite le mont Sammucro sur les pentes duquel était en cours l’attaque américaine, et derrière le mont Cesima, tous les trois éclairés par le soleil jaune de décembre. Devant lui, à quelque quinze kilomètres, au sommet d’un autre mont qui barrait la vallée principale, se dressait une étrange construction carrée : sans doute l’abbaye